

LE NOUVEAU MERCURE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE



NUMÉRO SPÉCIAL :

LA QUESTION JUIVE

Avec la collaboration de M. Charles MAURRAS

LE NUMÉRO 3 fr.

ABONNEMENTS

UN AN 25 francs

SIX MOIS : 14 francs

Etranger : 30 fr.



RÉDACTION

ET IMPRIMERIE

3, rue de l'Arc-de-Triomphe

Paris (17^e Arr^t.)

Directeurs : Armand BERNARDINI-SJØESTEDT, Comte Alexandre D'ASTE,
Pierre THIRION

Le *Nouveau Mercure* paraît tous les mois, sauf août et septembre.
Il donne en outre, chaque année, deux numéros spéciaux. Les numé-
ros antérieurs au trimestre en cours sont vendus cinq francs.

Le Nouveau Mercure est en vente chez tous les
bons libraires et, notamment, dans les librairies

d'ACTION FRANÇAISE, 12, rue de Rome.
BENARD, Galeries de l'Odéon.
BERNARD, 31, avenue Mac-Mahon.
BLANCHARD, 10, place Saint-Michel.
BOURDEAUX, 52, avenue Victor-Hugo.
CANET, 55, rue de Douai.
LA CITÉ DES LIVRES, 26, boulevard Malesherbes.
LE DIVAN, 37, rue Bonaparte.
ÉMILE-PAUL, 100, rue du Faubourg-St-Honoré.
FLOURY, 1, boulevard des Capucines.
HUART, 82, rue de Rome.
LIONNET, 64, avenue de la Grande-Armée.
MARTIN, 3, Faubourg-Saint-Honoré.
MÉA, 3, rue du Havre.
LOUIS MICHAUD, 168, boulevard Saint-Germain.
JEAN NAERT, 29, boulevard Raspail.
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 3, pl. du Panthéon.
PICART, 59, boulevard Saint-Michel.
REY, 8, boulevard des Italiens.
LE SOUDIER, 174, boulevard Saint-Germain.
STOCK, place du Théâtre-Français.
VICTORIN, 87, boulevard Saint-Germain.
ET DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES.

Les Directeurs reçoivent tous les jours entre 2 h. 30 et 4 heures.

SOMMAIRE

CHARLES MAURRAS. *La Question juive : un schéma : une voix de la raison ; nouveautés et vieilleries.*

RENÉ GROOS. . . . *L'Enquête sur le Problème juif : Réponses de M. RENÉ JOHANNET, M^{me} HENRIETTE CHARASSON, MM. RENÉ RIQUIER, GEORGES ZADOC, ALBERT SAVINE, NOEL VESPER, ROGER LAMBELIN, ROBERT LAUNAY, PIERRE-MARIUS ZADOC, LÉON ABENSOUR, RAOUL-CHARLES LEHMANN, GEORGES DE-HERME.*

ECHOS : Le prix de la Pléiade : *Diptyque*, par JEAN LEBRAU.



LA QUESTION JUIVE

Il a été fait allusion, dans le dernier cahier du *Nouveau Mercure*, au grand article de M. Charles Maurras sur « la question juive » paru dans l'*Action Française* du 27 septembre 1920. M. Maurras a bien voulu nous autoriser à reproduire cette étude. C'est pour nous une grande joie. Nos lecteurs se joindront à nous pour en remercier M. Maurras. Ils s'amuseront peut-être à rechercher dans le texte que nous publions une petite addition, que nous ne signalons que par jeu, et qui n'a pour but que d'éclairer pour le lecteur pressé le sens d'une phrase riche d'enseignement. Il est assez inutile de dire que cette addition n'est pas notre œuvre et que c'est M. Maurras qui l'a portée sur le feuillet que nous donnons à l'impression.

R. G.

I. LA QUESTION JUIVE : UN SCHÉMA

Il faut le dire à ceux que ce sujet concerne surtout, ce n'est pas nous qui posons la question. Elle se pose toute seule, de plus en plus, dans la conscience du monde. Les Juifs intelligents que la guerre a décidément agrégés au peuple français s'en rendent un compte très net. Il est naturel que les Français patriotes y soient plus sensibles encore. Beaucoup de vieux amis de l'*Action Française* qui vivent sa pensée et qui ne cessent de la méditer dans les loisirs d'une libre existence ou parmi les travaux absorbants de leur profession, nous montrent par leurs réponses qu'ils se sont dit ce que nous nous disons comme nous nous le disons.

Écoutons un médecin d'un pays de montagnes qui emporte par monts et vaux les plus claires idées sur les vicissitudes du monde durant ces dernières années. La lettre qu'il m'écrivit est si voisine des pensées que nous roulons nous-mêmes qu'il n'y a pas lieu de la composer dans un autre caractère d'imprimerie.

« Certes, il semble un peu schématique de résumer ainsi la guerre, ou du moins certaines de ses phases :

« Intervention de la Russie arrêtée par le triomphe des juifs.

« Intervention de l'Amérique sous l'influence des juifs jusqu'à ce que l'Allemagne, sous prétexte de démocratie, ait adopté un gouvernement juif.

« Intervention des juifs wilsoniens pour faire respecter l'unité et la force de l'Allemagne soumise aux juifs.

« Changement d'attitude de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne sous la même influence.

« Sans doute, d'autres causes ont joué au cours de tous ces événements, mais ce schéma ne contient-il pas une part de vérité confirmée par les résultats magnifiques, par les privilèges inouïs recueillis par les juifs en Russie, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Pologne, en Roumanie, en Palestine?... La question juive est une question mondiale ; elle est aussi une question nationale. Le double aspect a été nettement indiqué par le Prince à San-Remo.

« Votre nouvelle campagne antisémite est donc nécessaire. Et les mêmes principes qui vous dirigeaient avant la guerre ont conservé toute leur valeur. Je relisais tout récemment votre ancien article « Antisémitisme d'Etat : « Ainsi pour « notre part, tiendrions-nous pour un traître tout soldat « français qui refuserait obéissance à l'officier juif... Pour- « quoi ?... L'intérêt souverain de la Patrie, disons mieux, « la crainte d'un plus grand désordre intervient ici pour « étouffer nos griefs... Cela ne veut pas dire que la question « du juif ne puisse absolument être posée pour l'armée. « Mais elle y doit être, non du soldat au chef... mais en « sens tout à fait contraire, c'est-à-dire de haut en bas. »

« Règle d'or qui ne peut nous tromper : l'intérêt du pays !
« C'est cette loi suprême qui résoudra la question juive : si certains juifs ont conquis pendant la guerre, droit de cité en France, le Roi saura en déterminer et le nombre et les noms, sans autre souci que celui de l'intérêt public. Peut-on ne pas admirer ces fortes paroles du Prince qui, venant de dénoncer avec tant de force et de précision le péril juif, en indiquait avec tant de sagesse et de mesure le seul remède efficace, le seul traitement rationnel. « Qu'on ne vienne pas

« me parler d'intolérance... Les persécutions je les laisse au « gouvernement qui m'aura précédé. »

« Ne pourrait-on pas faire précéder ce merveilleux discours de l'épigramme royale : « *Nous qui voulons toujours raison garder !* »

C'est une question de raison, en effet.

II. UNE VOIX DE LA RAISON

Dans cette lumière que l'intérêt public multiplie, les passions dangereuses peuvent être amorties et les intérêts aboutir à d'utiles compositions. On vient de voir ce Français antisémite disposé à reconnaître notre criterium des services rendus. Voici ce que me dit d'autre part un jeune correspondant juif :

J'ai lu ce matin votre parenthèse sur la question juive :

« On ne peut pas parler des Juifs qui ont combattu ou des enfants de ceux qui sont tombés en termes généraux qui confondraient tout. Les distinctions sont nécessaires. On les fera. »

— Voilà qui doit toucher, j'imagine, tous les Juifs qui lisent l'A. F.

« Mais on le fera au flambeau de cette évidence : l'Europe est dévastée, la paix intérieure de tous les peuples est menacée par des bandes de juifs. »

— Et voilà qui rétablit la juste mesure.

Je crois qu'un Juif de bonne foi ne pourra pas ne pas reconnaître la loyauté de cette position de la question juive. C'est ce que je répète autour de moi : si l'A. F. est antisémite, a-t-elle tort? ne l'est-elle point par réaction raisonnée contre la tyrannie de ces « Etats confédérés » dont le joug pèse si lourdement sur la France? En bref, n'est-ce point parce que nous autres, Juifs, attaquons sans cesse cette France où nous fûmes des intrus, que les Français sont amenés à se défendre contre nous?

S'il est, parmi nous, une élite qui se prétend assimilée, si

elle ne fait pas que le prétendre, si elle l'est, je ne conçois pas qu'elle soit républicaine. Car, à la rigueur, un Français né Français peut être à la fois patriote héréditairement et républicain par paresse de raisonner. Mais un Juif, s'il devient Français de cœur et de raison, ce ne peut être que par une démarche volontaire. Ce Juif, par conséquent, devra s'être posé un problème que le Français n'était pas dans l'obligation de se poser. Il devra l'avoir résolu. Et, s'il l'a résolu dans le sens de la France, il sera royaliste.

Et je suis persuadé que cela n'est pas impossible. J'en suis persuadé par le cas du noble Pierre David. [Pierre David, jeune Juif mort au champ de l'honneur qui m'écrivit cette belle et fière lettre où il se disait agrégé à la France et à l'Action Française par le baptême du sang.] J'en suis persuadé par mon propre cas. Et parce que je vois de temps à autre quelques souscriptions de Juifs pour les Millions de la Reconstitution Nationale.

Mais, n'ayant jamais eu le bonheur de rencontrer dans mon milieu un seul Juif d'A. F. capable d'en raisonner froidement (je crois cependant qu'il serait profitable pour les Juifs venus ou sur le point de venir à l'A. F. de prendre contact), je suis persuadé également qu'il n'y a qu'une minorité de Juifs qui méritent à bon droit la qualité de Français. Et, non seulement j'admets, mais je réclame cette saine méfiance, cet antisémilisme clairvoyant qui est celui de l'A. F. (1)

Pareil état d'esprit, exceptionnel sans doute, a cependant une raison d'être. N'accuse-t-il pas un progrès général de l'esprit public ? Ne montre-t-il pas les alarmes qu'ont fait concevoir à la partie raisonnable et pondérée de l'Occident les spectacles d'une puissance étendue de Moscou à Londres, à New-York, à Francfort, à Paris et pesant sur le sort du monde dans les mêmes directions pleines de périls ?

(1) Je n'ai aucune raison de cacher que je suis l'auteur de cette lettre hâtive et médiocre, mais dont je ne répudie rien. Il me faut dire que, depuis 1920, bien du chemin a été parcouru. La Réponse à M. Paul Lévy, l'Enquête du « Nouveau Mercure » en marquent les étapes principales. J'ai rencontré quelques-uns de ceux que je cherchais, nous avons « pris contact », on en verra des témoignages dans le présent cahier. — R. G.

III. NOUVEAUTÉS ET VIEILLERIES

On ne voulait pas croire Bernard Lazare, il y a vingt-six ans, quand il affirmait que le ferment juif était naturellement révolutionnaire et que les Juifs enrichis et installés finiraient par servir bon gré mal gré l'anarchie. Aujourd'hui, l'évidence s'impose. Et ce qui devait arriver arrive : des réflexions s'imposent aussi à une classe importante de Juifs plus ou moins attirés par les nations chez lesquelles ils vivent : ils sont effrayés du nombre et de la qualité des compatriotes que leur vomit le centre et l'Orient de l'Europe. Ils se sentent plus près de nous que de cette tourbe. Une attraction puissante en résulte, qui pourra être profonde un jour. Tout cela mérite d'être considéré, mais avec autant de vigilance que de sympathie, car c'est un ordre nouveau qui évidemment se prépare, fondé sur la nouveauté du problème ou le nouvel aspect qu'il est en train de revêtir.

La vieille formule des Droits de l'Homme et du Citoyen ne vaut plus. Si nous nous y tenions, il faudrait tout ouvrir : nation, cités, foyers à la horde qui passe. Nous sommes obligés d'en venir à des institutions semblables à celle des Métèques d'Athènes. Et dès lors, il faudra bien faire acception de la confession religieuse, puisque, pour certains pays, pour certaines races, elle se confond avec la nationalité.

L'esprit démocratique voudrait bien s'arrêter. Marche ! Marche ! lui crie la force des choses ! Marche, lui répètent les lumières de la raison. C'est là aussi un de nos refrains d'autrefois. Nos anciens amis le connaissent bien.

Charles MAURRAS.



L'ENQUÊTE SUR LE PROBLÈME JUIF

Si les juifs de Hongrie avaient pu plébisciter ce bolchevisme qui, sans eux, n'eût été qu'un mauvais songe, ils l'auraient repoussé à une majorité indiscutable. Que conclure? Qu'Israël doit être protégé contre soi-même? Peut-être.

Cette constatation nous éloigne un peu des données de l'antisémitisme reçu, de l'antisémitisme « héroïque » et tout d'une pièce, *On y voit le germe d'une collaboration possible.* ACTUELLEMENT, TOUT REPOSE SUR DES PORTE-A-FAUX.

René JOHANNET (*Revue Universelle*).

La vérité est le premier bien des hommes, le plus sûr fondement des Etats; nous ne sommes ici-bas que pour la connaître et nous n'avons pas d'autre moyen de la connaître que de la chercher.

BONALD (*Pensées sur divers sujets*).

« — Vous êtes l'assassin de Jaurès! »
(Apostrophe de M. Albin VALABRÈGUE à l'auteur de l'Enquête).

LETTRE DE M. RENÉ JOHANNET ⁽¹⁾

Si le nom de M. René Johannet figure aux épigraphes de la présente enquête, c'est que l'auteur d'*Itinéraires d'Intellectuels* est bien un des écrivains politiques les plus solides

(1) Voir dans les numéros d'octobre, novembre, décembre, janvier et mai du *Nouveau Mercure* les lettres de MM. Salomon Reinach, Paul Bourget, Arthur-Lévy, Marius André, Maurice Barrès, Edmond Pilon, Charles-Henry Hirsch, Jean Maxe, Marcel Provence, S. Ferdinand-Lop, Fagus, Maxime Brienne, Louis Estève, J. Martial-Auricoste, Paul Lévy, Jean Héritier.

d'aujourd'hui. A la *Croix*, à la *Revue Universelle* dont il est un des principaux rédacteurs, aux *Lettres* dont avec M. Bernoville il est l'âme, ailleurs encore, M. Johannet publie de façon régulière, avec une inlassable fécondité, des études, des chroniques, des notes qui témoignent d'une curiosité multiple, d'une information toujours juste, d'une intelligence vive et hardie. M. René Johannet est nationaliste et catholique. Sa critique fermement partielle, mais souple comme l'acier, s'exerça dès avant la guerre, avec une magistrale autorité, contre les ennemis de l'ordre. Ainsi parlait *Romain Rolland*, paru à la veille du crime de Serajevo, demeure le plus pertinent requisitoire contre *Jean-Christophe*, « cymbalum mundi à l'usage des détraqués; asile de nuit pour idées lasses, entreprise industrielle ». *Le Principe des nationalités*, plus récent, est un véritable « édifice » nationaliste. Ce très riche ouvrage synthétique touche d'ailleurs d'assez près le sujet que nous traitons; il présente une critique excellente (pp. 238 sq.) de ce que nous avons appelé la « fiction légale », c'est-à-dire le principe fol et sanguinaire selon lequel la naturalisation n'est plus faveur ou choix mais droit automatique.

Au reste, notre correspondant a eu l'occasion, comme on sait, de traiter nommément de la question juive dans une de ses plus remarquables chroniques de la *Revue Universelle*. Analysant d'ensemble les divers ouvrages récents qui se rapportent à ce sujet, et qui sont forts nombreux, M. Johannet a posé très exactement les conditions du problème, du moins il me semble. Si l'aveuglement systématique des démocrates prosémites est gros de danger et antinational, si « actuellement tout repose sur des porte-à-faux » et si l'antisémitisme se justifie de soi-même à l'esprit de tout homme raisonnable, M. René Johannet entrevoit « le germe d'une collaboration possible ». Il conviendra de s'éloigner « un peu des données de l'antisémitisme reçu, de l'antisémitisme héroïque et tout d'une pièce... Il est urgent qu'on étudie ces difficultés, ces énigmes, d'un point de vue positif ». Mais M. René Johannet n'a garde de se laisser entraîner; il voit tous les aspects du problème; il sait n'être point dupe. Et je ne puis que le louer s'il conclut à la possibilité,

à la nécessité même de « deux sortes de manœuvres, l'une d'entente avec Israël si l'on veut être raisonnable ; l'autre, ajoute-t-il, de vigoureuse défense contre lui si l'on veut nous submerger ».

Je laisse la plume à M. René Johannet :

Mon cher confrère,

Les questions, que pose votre enquête, en soulèvent une infinité d'autres et j'ai peur d'être mal placé pour y répondre. En tous cas, permettez-moi de faire ces quelques remarques :

Depuis la dernière guerre, guerre essentiellement démocratique, les privilèges d'Israël ont prodigieusement grandi. Non seulement, dans tous les pays de l'Europe centrale, organisés par l'Entente, les Juifs bénéficient du régime de faveur nouvellement réservé aux minorités ethniques, mais encore, mais surtout, pour la première fois depuis dix-huit cents ans, la nationalité israélite reçoit en Palestine une consécration officielle, durable, exclusive.

Cette situation rend de plus en plus difficilement tenable la situation politique et morale des israélites à l'intérieur des autres Etats, et le caractère équivoque de leur statut peut mener l'antisémitisme extrêmement loin sur des chemins encore insoupçonnés.

Seul de tous les groupes humains, en effet, le groupe hébreu, de plus en plus caractérisé par une langue, une religion, une tradition nationales, peut prétendre légalement à au moins deux nationalités : la nationalité juive et la nationalité de l'Etat dont il est ressortissant. Cumul étrange ! Et comment ne poserait-il pas le plus angoissant des dilemmes ? Le foyer national (national home) en Palestine, imposé au gouvernement britannique par la fameuse lettre de lord Rothschild, manœuvré lui-même, et brutalement, par les apôtres du sionisme, se distingue tout à fait des attaches spirituelles que les chrétiens de toutes confessions peuvent avoir avec la Ville Sainte. Il ne s'agit plus de foi, il s'agit de terre ; ce n'est plus une croyance dont on vénère

le berceau, c'est une possession tangible, héréditaire, dont on prétend interrompre la prescription.

Plus que jamais la conscience juive me paraît sommée d'opter entre une adhésion de plus en plus énergique à sa nationalité religieuse, allant jusqu'à l'abandon, formel ou virtuel, de sa nationalité profane, et un ralliement sans retour aux nations diverses où elle se trouve répandue.

Le moyen que vous indiquez me paraît excellent pour déprenre Israël d'une chimère politique et juridique, capable de justifier les pires rétorsions. Il est certain qu'un juif d'Action Française écarterait de lui bien des hantises.

Mais pourquoi ne pas aller jusqu'au bout du chemin ? Pourquoi ne pas évoquer la conversion d'Israël au catholicisme, soutien de la nationalité française ? Ce qui rend malaisé l'assimilation, c'est bien plus la religion que la race. Le sionisme n'est-il pas né d'une sorte de désespoir des Juifs qui, devenus incrédules, restaient soucieux, malgré tout, de conserver ce qu'ils considéraient comme leur moi ? Ce phénomène montre bien que le juif, dépris de sa religion s'il n'en adopte pas une autre court le risque, à mi-chemin, de s'accrocher au recours illusoire, terrible, sans issue, de la race, qui n'aboutit — puisque la Palestine ne pourra jamais, au mieux aller, loger plus d'un douzième d'Israël — qu'à la plus formidable des impasses et au plus lamentable des quiproquos.

Excusez-moi d'agiter si brièvement des problèmes si complexes. Votre enquête peut servir à mettre du jour dans une région obscure. Disons-le franchement : l'évolution sioniste ne laisse plus de place avouable à Israël au milieu des nations dont il est l'hôte. Soyez Français, jusqu'au bout, dirons-nous à nos concitoyens juifs, jusqu'au baptême, jusqu'au mariage mixte, jusqu'à l'assimilation physique, intellectuelle, religieuse, mais vous ne pouvez plus rester à cheval sur deux nationalités à la fois.

Le nombre extraordinaire des conversions d'israélites au catholicisme depuis quelques années semble montrer, du reste, que le dilemme dont je parle travaille tout seul et que la collaboration intégrale que je souhaite peut s'accomplir. Tout à vous, mon cher confrère.

René JOHANNET.

Plus peut-être qu'aucune de celles que nous avons publiées jusqu'à présent, la lettre de M. René Johannet appelle et exige la discussion. Elle porte le problème sur un terrain nouveau, c'est de façon bien pressante qu'elle nous y convie nous-même, si nous ne l'y suivons point c'est à très grand regret et, à la fois, il nous semblerait dangereux de l'y suivre absolument.

Voilà qui est peu clair et bien chinois sans doute, et il faut donc m'en expliquer. Alors, justement, qu'il s'agit de matières où les honnêtes gens s'entendent à demi mot ! Qui achève de rendre plus difficile, pour moi du moins, cette discussion nécessaire.

Mais tout d'abord qu'on me veuille bien faire l'honneur de penser que le problème religieux tel que le pose M. René Johannet, si je n'ai pas dû ni voulu y faire allusion dans mon exposé de la question juive, il ne me laisse point bêtement indifférent. Je ne m'aveugle pas moi-même, je ne ferme pas les yeux à l'évidence, j'aime à voir clair jusqu'au bout, et je préfère le reconnaître et l'affirmer tout de suite pour rendre plus nettes et plus directes mes objections : la France est née catholique ; elle a grandi catholique ; elle est pétrie de catholicisme ; tous les traits du visage de la France qui nous sont chers sont catholiques ; la religion catholique n'est pas seulement une vieille chose vénérable, c'est le soutien même de la civilisation française. Je ne fais aucune difficulté à le voir, à l'écrire et à le proclamer. Pourquoi, dans ces conditions, ne point aller « jusqu'au baptême » ? pourquoi ne point « évoquer la conversion d'Israël » ? c'est la double question que nous pose M. René Johannet.

La conversion d'Israël ? J'admire infiniment qu'une association de prières se soit formée, qui travaille à la hâter et qui compte près d'un million de catholiques. Après Drach, après les Ratisbonne, après les Lémann, après le lumineux travail de M. J. Martial-Auricoste, il n'est plus permis à un esprit droit de ne point juger l'imposture du judaïsme « inverti » qui codifie cette « tradition » dont parle Saint-Mathieu (xv, v 3) « qui réduit à néant la loi de Dieu », et, conséquemment, à une âme religieuse de ne point embrasser

le dogme catholique. Je puis dire tout cela très vite et sans développements puisque j'accorde tout — sur ce point — à mon correspondant. Mais je vois un danger réel et point négligeable à considérer la conversion au catholicisme romain comme une solution du problème juif. L'essentiel de nos thèses est justement que le judaïsme inverti et, dirait M. Reinach, « laïcisé » n'est autre chose que l'esprit démocratique. Craignons, craignons le démocratisme chrétien ! Je vois très bien des Juifs dépris des superstitions talmudiques mais de celles-là seulement, devenus chrétiens mais demeurés romantiques et, par toutes leurs fibres profondes, sensibles aux fallacieuses chimères qu'on nomme démocratiques et qui sont juives. Je voudrais ne point choquer le lecteur catholique et l'on sent ici ma position fort délicate. Mais que l'on songe seulement à ces Juifs convertis à la Paul Lœwengard et qui n'ont dépouillé, en recevant le baptême, ni leur nationalité ni leur démocratisme. Juifs, ils sont surtout frappés des origines juives de l'Eglise et de ce que sa liturgie emprunte de la Bible ; ils sont chrétiens dans la mesure même qu'ils sont Juifs ; convertis, et sans que rien d'ailleurs — je m'empresse de le noter — ne permette de douter de la sincérité de leur foi catholique, ils demeurent cependant passionnément Juifs et romantiques, et ne sont point du tout Français.

D'ailleurs, il faut bien voir que nous ne demandons point aux Juifs de France de devenir Français ! Nous posons en état de fait, après Charles Maurras, qu'il est une élite de Juifs que la guerre agrégea décidément à la France, qu'il est d'autre part toute une nation juive dont les représentants en France n'ont pas de droit, autre que légal, au titre de Français et qu'ainsi se pose un « problème » que la Monarchie seule résoudra. Le devoir de l'élite agrégée à la France est par là-même tout tracé et le sens de notre appel nettement défini. Nous écrivons pour l'élite des Juifs bien-nés agrégés à la France, qu'il faut distinguer de l'ensemble de la nation internationale, qui sont Français, qui ne nous entendraient pas s'ils ne l'étaient point. Que certains d'entre eux soient catholiques, nous ne pourrions que nous en féliciter et, pour ma part, je les envierai ; mais il importait d'observer, comme

nous l'avons fait, qu'il pourra se trouver tout aussi bien des convertis dans l'autre camp. La religion juive est une religion nationale, mais la nation juive n'est point seulement une nation religieuse. Elle est cela, et autre chose. M. René Johannet le sait comme moi, qui traite du sionisme et qui le fait excellemment. Il est des catholiques de nationalité française comme de nationalité allemande. Je force à peine ma pensée si je demande pourquoi il n'y en aurait point de nationalité juive. Je le répète, tout ce débat m'est fort pénible et rien ne m'affligerait davantage que de blesser par un mot maladroit les catholiques qui me liront. Mais je n'ai point voulu qu'un seul silence laissât ici des coins d'ombre. Je ne suis pas qualifié pour parler de la conversion au catholicisme que propose M. Johannet, mais je crois fermement qu'il serait dangereux de réduire à ce point de vue tout le vaste et complexe problème juif. C'est sur le terrain politique qu'il le faut poser et résoudre.

Sur ce point, il semble bien que la pensée de M. René Johannet soit en accord absolu avec la nôtre. Notre correspondant attribue sans doute au sionisme une importance que nous ne lui donnons pas ; bien que l'équipée palestinienne, où n'apparaît jusqu'ici que l'iniquité de l'invasion juive aux lieux saints des chrétiens, ait peut-être pour dénouement la conversion d'Israël en masse qui d'après Saint Paul présagerait la fin des temps, nous ne croyons pas (songeant au bolchevisme) qu'elle soit la raison majeure de l'acuité nouvelle que prend aujourd'hui le problème juif. Mais M. Johannet n'en note pas moins que notre solution est « excellente ». L'auteur du *Principe des nationalités* a trop d'intelligence, il est trop averti de la carte politique du monde et de son histoire, pour être démocrate. Il sait quel enfantillage sanguinaire il y a derrière les stupides abstractions de la mystique quatre-vingt-neuvième et que le problème juif ne saurait être résolu par la démocratie, qui est profondément imbue d'éléments juifs.

Au reste, si nous avons repoussé la solution *religieuse* qu'il en proposait, nous devons reconnaître que la question devient toute différente dès qu'il ne s'agit plus du problème juif pris d'ensemble et qui doit être dénoué pour que la

France vive, mais du problème individuel, mais du problème qui se pose à chacun de nous et dont la solution conditionne toute notre vie intérieure et toute l'économie de notre pensée et de nos actes. La lettre qui suit nous donnera l'occasion d'examiner ce nouveau sujet.

LETTRE DE M^{me} HENRIETTE CHARASSON

M. Georges-Armand Masson nous apprit un jour qu'il est un procédé bien sûr de fâcher M^{me} Henriette Charasson : il suffit de dire du mal de M. Charles Maurras. Et l'on sait en effet que l'auteur d'*Attente* a contracté une dette immense envers le maître de l'*Action Française*. Dans une note parue ici-même (1), M^{me} Charasson a montré comment, après une « première jeunesse ivre d'indépendance » et comme elle commençait à « comprendre la misère de l'anarchie intellectuelle », c'est Charles Maurras qui « cristallisa brusquement tout ce qui avait mûri lentement » en elle.

« La rencontre, écrit M^{me} Henriette Charasson, des ouvrages de Charles Maurras, qui n'est pas croyant, a été mon premier pas sur le chemin de Damas. On ne revient (ou on ne vient) pleinement et avec joie au catholicisme que lorsqu'on a compris la valeur du mot *discipline* (avec ce que cet emprisonnement volontaire comporte de splendide liberté !); or l'amour de la discipline, dans ma seconde jeunesse je le dois au maurrassisme ».

M^{me} Henriette Charasson, qui est par ailleurs un critique des lettres très fin et peu indulgent comme aussi un poète claudélien des plus sensibles et lucides, c'est au maurrassisme sans doute qu'elle doit de juger le plus judicieusement du monde de la question qui nous occupe présentement. Dans une excellente étude sur « l'Assimilation des Etran-

(1) Hommage à Charles Maurras, *Nouveau Mercure* d'avril.

gers », parue aux *Lettres* d'octobre, M^{me} Charasson répondait par avance, semble-t-il, à notre questionnaire. Elle définissait en termes heureux « le si angoissant problème juif », elle en posait les termes fort exactement et fort complètement et montrait, mises à part les « exceptions » que forment les Juifs assimilés qui sont une minorité, combien les Juifs qui « déferlent en France et dirigent avant de s'être assimilés, travestissent l'âme du pays et peu à peu la modifient dans ses profondeurs ». Ils font de la France « un champ d'expérience », ils veulent « la rendre semblable à l'âme qu'ils sentent en eux au lieu de s'incliner sous son souffle ». On ne saurait mieux penser ni mieux dire.

Voici ce que nous écrit M^{me} Henriette Charasson :

Cher Monsieur,

Croyez-vous que j'aie bien qualité pour répondre à tous les points d'un questionnaire qui agite des intérêts aussi graves ? Je crains, si je vais jusqu'au bout de ma pensée, de ne pas aboutir précisément à la conclusion que vous désirez...

Que la question juive soit très épineuse, je le crois, et il est bien difficile de la trancher en restant dans l'équité absolue. Liée de vraie amitié avec quelques israélites dont les familles sont implantées depuis longtemps en France, je suis arrivée à la conviction que l'antisémitisme est justifié lorsqu'on n'a pas affaire à des juifs naturalisés par leur conversion au catholicisme, ou tout au moins par une « foi patriotique » qui détruit leur mystique commune. De toute façon, ils ne peuvent nous prouver leur naturalisation intime qu'en renonçant à se marier entre eux pour se fondre avec les autres Français.

Un ami israélite m'a dit un jour : « Vous prônez le régionalisme et vous n'admettez pas que, moi aussi, je ne veuille me marier qu'avec une femme de ma race. — Pardon, ai-je dit, de quelle région française vient donc la race juive ? Un Normand vient de Normandie, un Breton de Bretagne, un Berrichon du Berry. Mais vous, vous ne venez d'aucune terre et vous vous avouez plus parent d'un Juif de l'étranger que

d'un Français qui est un goy ! » Là, il me semble, gît le point brûlant du problème et ce qui condamne le suffrage universel (et donc la démocratie) dans un pays où l'individu étranger aux traditions essentielles de ce pays peut intervenir dans toutes les décisions vitales, après quelques formalités administratives ou avec un peu d'or.

J'ai l'honneur depuis huit ans d'être membre de l'Action Française, c'est vous dire que je crois que la solution monarchique est la seule qui puisse, en tout, assurer le salut public : elle ne me paraît pas plus spécialement propre à résoudre le problème juif que tous les autres, il me semble simplement que la France ne peut vivre que si l'on rétablit chez nous le sens de l'ordre et de la hiérarchie, le goût de la discipline, le besoin de ce qui dure, la méfiance de la notion grossière de « progrès ». Or n'est-ce pas là le contraire même de ce qui caractérise le Juif, nomade de l'âme quand même son corps est fixé, toujours tendu vers l'avenir, destructeur inné ? Je crois que la malédiction divine pèse sur le Juif et qu'il ne peut se sauver qu'en venant à la vraie foi. Canalisé, endigué, n'ayant plus de raison de ne pas se fondre avec les autres Français, le Juif vraiment converti ne serait alors pas plus à craindre, dans une démocratie, que les autres électeurs de France : mais quand je dis « pas plus à craindre », cela ne signifie pas que je ne le craindrais point, puisque je crains tout électeur.

En fait, vous voyez où aboutit exactement toute ma pensée. La monarchie, pour moi, peut seule replacer la France à son rang dans le monde et rétablir l'ordre intérieur chez nous ; mais je ne me sentirai jamais tout à fait akin avec un Juif monarchiste qui ne serait pas catholique — à cause de la formation catholique qui lui manquerait : car un vieux-Français de chez nous, même indifférent, même voltairien, même anticlérical, a eu toute une éducation catholique, ou, à défaut de lui, ses ancêtres ; et, qu'il le veuille ou non, sa sensibilité, par atavisme, est si bien influencée que le fils ou le petit-fils du plus violent sectaire se trouve revenir à Jésus : voyez le petit-fils de Renan, voyez la petite-fille de Paule Minck.

Je crois donc, et cela vous paraîtra peut-être paradoxal,

que le « *devoir strict* », comme vous dites, du « *Juif bien né* » serait d'élever ses enfants dans la foi catholique, — quand même il ne croirait ni ne pratiquerait, — afin de les faire bénéficier de ce qui lui manque à lui pour sentir en vrai Français, et en observant vis-à-vis d'eux l'attitude du goy français non-croyant qui fait élever ses enfants dans la religion traditionnelle de la France. Je pense que vous trouverez que je vais trop loin... et je le regrette, car c'est à mes yeux la seule solution.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Henriette CHARASSON.

Je vais bien surprendre M^{me} Henriette Charasson. Je ne trouve pas qu'elle aille trop loin...

Car si j'estime aussi dangereux que faux de déclarer suffisante et nécessaire à la naturalisation des Juifs leur conversion religieuse et si je rends grâce à M^{me} Charasson, tout en notant qu'elle ne sera jamais « tout à fait *akin* » avec un Juif assimilé qui ne sera pas catholique, de reconnaître qu'une « *foi patriotique* » détruisant la mystique juive peut suffire à naturaliser, — j'ajoute aussitôt que le problème pris du point de vue individuel se pose de toute autre façon.

Il faut discerner les aspects multiples du problème juif : aspects national, racique, religieux, et il faut voir l'unité d'eux tous. Le paradoxe, l'étrangeté douloureuse d'Israël ne tiennent-ils pas justement à cette complexité dans l'unité ? Et, ainsi, l'assimilation nationale ne conduit-elle point à désirer, à souhaiter, à appeler plus ou moins nettement, plus ou moins formellement l'assimilation racique et religieuse ? Sans doute ne faut-il pas édicter des règles en un sujet aussi délicat et d'ordre aussi intime, mais je comprends fort bien la nette rigueur de M^{me} Henriette Charasson et, personnellement, je l'approuve volontiers. Il me semble en effet, mais encore un coup je ne parle ici que du point de vue strictement individuel, il me semble que le mariage mixte des Juifs ou Juives dont la naturalisation intime est chose accomplie ne peut être que souhaitable ; il me semble, surtout, qu'il sera du devoir du « *Juif bien né* », désireux d'enraciner définitive-

ment sa famille, d'élever ses enfants dans la religion traditionnelle de la France. Cette obligation, qu'avec M^{me} Henriette Charasson je crois très réelle, milite plus que tout autre argument en faveur du mariage mixte.

Au reste, si l'on veut toute ma pensée et puisqu'aussi bien M. Johannet, qui parlait lui aussi, très justement, du mariage mixte et de l'obligation d'élever nos enfants en chrétiens, exprimait son étonnement de nous voir arrêtés « à mi-chemin » et point allés « jusqu'au bout, jusqu'au baptême », il faut bien m'expliquer sur ce point délicat et tout personnel, qu'on a pas accoutumé de traiter aux yeux de tous et qui ne relève que de la méditation solitaire.

Il me semble que les métaphores routières dont use M. Johannet sont quelque peu trompeuses. Si « chemin » il y a, je ne vois pas que l'adhésion aux doctrines monarchiques d'une part, et que le baptême d'autre part en constituent deux bornes successives, ni que se placer au premier point soit se trouver à « mi-chemin » du second. Les deux voies sont distinctes, si je sais bien qu'elles se croisent et qu'elles se compénètrent. Ou plutôt (mais quelles figures artificielles!) elles demeurent parallèles et constamment superposées, peut-être, mais sur des plans différents. Ce sont, eût dit plus simplement Pascal, des choses *d'un autre ordre*. L'une est de raison, l'autre de foi. Celle-ci dépend de la grâce, celle-là d'un syllogisme. Il serait fol, barbare et redoutable de ne point les dissocier.

Qu'on n' imagine d'ailleurs pas que cette querelle me soit soufflée par quelque parti-pris antireligieux inavoué. Détaché de toute croyance, j'ai été longtemps que j'en tirais sottement vanité. Je considère à présent que c'est un malheur.

*
**

Je m'excuse vivement de ce que le développement qu'on vient de lire a de trop personnel et de trop appuyé à la fois que de trop rapide. Je ne devais pas esquiver la question, qui se pose pour chacun de nous. Pierre David mourant demanda que son fils fût élevé chrétiennement. Mais je tiens

à répéter encore que tout ceci, qu'on y prenne garde, n'engage pas l'essentiel de nos thèses.

Il reste, et M^{me} Charasson l'a vu nettement, que le problème juif pris d'ensemble est un problème *politique*. Nous avons démontré, longuement et largement, le danger de ne le point résoudre. Un seul fait encore: lorsque Alfred Naquet, père et parrain de la loi du divorce, un des plus beaux chancres qui dévorent la société française, osait écrire en toutes lettres : « Il est temps, pour la France, de se fondre dans la confédération européenne », il n'exprimait pas une thèse personnelle, il ne formulait point le programme d'un parti : il traduisait en mots clairs le fond même de la mystique d'Israël. Aussi bien en pouvons-nous savourer, depuis cinq ans, l'application et les résultats.

Poser le problème juif, c'est « *condamner la démocratie* ». C'est la condamner en ses principes, qui sont spécifiquement juifs, dissolvants et meurtriers des énergies nationales. C'est la condamner en son être même, tout entier fondé sur le mythe « opinion » dont la grande fabricante est la ploutocratie.

Seuls les principes d'une politique monarchique et traditionnelle permettront de résoudre efficacement et convenablement la question.

LETTRE DE M. RENÉ RIQUIER

*Jeunes Dieux en qui notre âme
Une et double (comme vous)
Se connaît, vous dont la flamme
Garde des flots en courroux
Aux nuits de la mer latine
La lougre et la brigantine,
O vous qui savez la mort,
Clairs Gémeaux, frères d'Hélène,
Veillez sur ma voile en peine
Et me guidez vers le port!*

Ainsi chante la flûte harmonieuse et légère du bon poète René Riquier. L'« *âme une et double* », juive et française,

de M. René Riquier, est avant tout latine et provençale. C'est *Sous le signe de l'Olivier* qu'il écrivit le cahier de poèmes dont la « Revue Fédéraliste » a donné diverses pièces; félibre de la maintenance de Provence, c'est en Mistral qu'il communia d'abord avec la pensée maurrassienne; c'est, enfin, à Charles Maurras « *martignais, maître en gay savoir* » qu'il dédiait récemment des stances riches et nombreuses que le « Nouveau Mercure » a publiées.

M. René Riquier vit clair en lui alors qu'il était au front : au spectacle de la réalité sanglante où se jouait le sort de la France, le jeune officier comprit que son patriotisme provençal et français lui faisait un double devoir de répudier les nuées meurtrières de l'utopie démocratique et du judaïsme « *inverti* ».

Dès 1919-1920, boursier d'agrégation à Strasbourg, il fonda un cercle des « Amis du Parti de l'Intelligence » qui lui valait les injures de l'Anti-France. M. Léon Blum qualifia son congénère René Riquier de « *suppôt de jésuitière* » tout comme M. Albin Valabrègue me promut « *assassin de Jaurès* » ! — Agrégé de l'Université et revenu dans sa chère Provence, M. René Riquier mène actuellement pour la *Revue Fédéraliste* une importante enquête sur le nationalisme intellectuel. — Il est inscrit à l'alliance d'Action Française depuis l'assassinat invengé de Marius Plateau, — de l'héroïque sergent Marius Plateau, camarade au front du sergent Pierre David dont il gardait l'impérissable souvenir et que, tombé lui aussi pour la France, il a rejoint dans l'au-delà.

M. René Riquier nous a adressé la réponse suivante :

Mon cher confrère,

Quoique en retard, parce que je viens seulement de recevoir votre enquête, je tiens à y répondre parce que j'y vois une occasion excellente d'y préciser ma pensée.

Qu'il y ait une question juive, je ne le nierai point, ni qu'il la faille résoudre dans le sens national, mais ma foi juive et le soin que j'ai pris de l'appuyer par une lecture attentive de textes sacrés et de leurs commentaires m'obli-

gent à vous signaler une position de la question qui, si elle aboutit en définitive à des solutions analogues à celles que vous proposez a, du moins je le crois, l'avantage de le faire sans séparer en nous deux valeurs qui se doivent compléter et qui dans un Etat bien compris, par conséquent différent de notre anarchie, se peuvent prêter un mutuel appui.

1° Je crois, ou plutôt je suis sûr parce que la Parole même m'en donne l'assurance, que la mystique juive basée sur la grossière égalité de la Démocratie avec l'Ere Messianique n'est pas la Vraie et très Haute Mystique qui de Moïse à Philon et de Philon à Judas l'Aveugle de Posquères comme de Rabbi Hillel à Maïmonide, repose sur la conception d'un Dieu très Haut disciplinant et accordant dans son essence unique les diverses manifestations de l'activité créatrice, destructrice et harmonique des Elohims. Ce Dieu à l'imitation de qui il faut que nous concevions l'existence terrestre pourra bien un jour composer le monde sur le plan qui lui convient et qui a été prévu et annoncé par les prophètes, mais qui ne sent combien cette Egalité en Dieu, toute spirituelle, est loin de l'égalité ridicule où, poussés par une ivresse compréhensible après les siècles de réclusion, certains de nos rabbins ont voulu, de bonne foi sans doute, la confondre ! Je suis certain, au contraire, que notre croyance est une religion de hiérarchie et de discipline et que, dans l'attente d'une Révolution mystique dont Dieu seul est le maître de fixer le temps, il nous faut travailler à une discipline intérieure et sociale à la fois. Par conséquent, révolutionnaires et grands banquiers, loin de servir la cause sublime d'Israël, en sont les plus cruels ennemis et vous avez remarqué comme moi que ceux-là se proclament antireligieux et que ceux-ci n'ont à l'égard de la foi qu'une attitude de faux respect parce qu'ils espèrent l'annexer à leur Banque comme ils y annexeraient n'importe quelle autre puissance ?

2° La question ainsi posée met l'idée juive du même côté que les intérêts français contre des gens qui n'ont plus de juif que le nom — nom dont ils se servent pour des fins étrangères à la religion et souvent contraires à Elle.

3° *La Monarchie, sans doute, parce qu'elle pourra réorganiser — après et avec tant d'autres choses — la vie de la Communauté juive de France comme une de ces républiques françaises dont parle Maurras, est un des moyens et sans doute le meilleur moyen que la Divine Sagesse peut choisir pour la Paix de notre pays et — accessoirement — pour celle de notre conscience.*

4° *Il y a dans votre idée quelque chose d'utile sans doute, mais je crois que vous ne ferez rien de vraiment fécond si vous négligez la distinction, capitale selon moi, entre la Vraie mystique juive, trop mal connue et, hélas, par la plupart de nos chefs spirituels eux-mêmes, et cette fausse mystique juive (révolutionnaire) que tout condamne dans les livres saints.*

De sorte que, pour moi, il vous faut ou abandonner votre magnifique espoir ou le mettre sous la protection de Celui dont les Rois ne sont que les sujets.

Excusez-moi, si je reviens là dessus. Mais à quoi bon insister sur les points où nous sommes d'accord ?

Veillez me croire, Mon Cher Confrère, votre très humble et très dévoué serviteur.

René RIQUIER.

Au contraire, cher M. René Riquier, au contraire ! il est bon d'insister sur les points où nous sommes d'accord. — Ni M. Salomon Reinach, ni M. Arthur Lévy, ni M. Charles Henry Hirsch, ni M. Lop, pas même M. Paul Lévy ne sortent de la maison des chimères. Vous, du moins, savez voir clair en politique. Les plates abstractions qui font béer d'admiration des dupes incultes et sans cervelle, ces imaginations barbares qu'ont répandues de par le monde des têtes souillées de lucre ou de sottise, en bref cette « fausse mystique juive », que je nomme par vos propres expressions, vous la tenez pour ce qu'elle est, vous la qualifiez comme il faut, vous la balayez d'un revers de main précis et absolu.

C'est que votre attachement sans réserve et sans reprise à la terre natale, qui engage le plus intime de votre

âme et de tout votre être, distingue aussitôt votre patriotisme actif et vivant de tout sentiment occasionnel ou « conditionnel ». Dans l'alternative *France ou Démocratie*, votre choix est fait sans attendre. Qui ne sait de vous que votre parole ardente et que vos œuvres littéraires, lourdes de latinité et de patriotisme, il ne connaît point encore toute la merveilleuse qualité de votre adhésion totale aux doctrines de salut national. Il faut avoir vu, comme moi, dans le petit bureau de Charles Maurras où, par la plus magnifique des nuits, j'eus la joie de vous introduire, il faut avoir vu la flamme de votre regard riche de noble émotion, tout brillant d'admiration, de gratitude et d'honneur, tandis que les plus fières leçons et les plus hautes paroles se jouaient aux lèvres magiciennes du plus grand et du plus généreux des Maîtres. — Quelle image plus belle et concrète pourrais-je donner de votre vocation absolue aux doctrines de Charles Maurras ? Votre émotion, sœur de la mienne, est le signe même de notre accord, qu'il fallait d'autant mieux souligner qu'il cesse dès que nous quittons le ferme terrain des réalités politiques !...

Tant que nous posons le pied sur cette solide route nationale et royale, nous avançons côte à côte, du même pas allègre et sans-à-coup ; mais, qu'il s'agisse d'élever le débat, nous voilà tirant chacun de notre côté et M. René Riquier de déclarer que je « néglige » une face du problème, que je le scinde, que je le réduit.

Il me semble, tout au contraire, que c'est mon correspondant qui simplifie trop la question. Pour moi, je me suis efforcé, dès mon exposé général et tout à l'heure encore dans ma réponse à M^{me} Charasson, d'en montrer, à la fois que l'unité, l'étonnante complexité. Le problème juif n'est pas seulement d'ordre national s'il est surtout cela, et il y a sans aucun doute quelque romantisme, quelque naïveté dans le formulaire simpliste de l'antisémitisme « héroïque ». M. Maxime Brienne a grand'raison, c'est tout un vocabulaire qu'il faudrait créer ; derrière les mots inadéquats qui traduisent moins qu'ils ne trahissent, la réalité vivante demeure masquée. Qu'on l'atteigne, il semblera dès lors bien expéditif de proclamer, selon la formule courante, que la question

juive n'est pas une question religieuse. Car, s'il est vrai que la question n'est point posée parce que les Juifs adorent (ou sont sensés adorer) le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il n'est pas moins vrai que ce qui la pose c'est que les Juifs cherchent à détruire les institutions traditionnelles du pays en les transformant selon leur mystique propre, selon leur idéologie nationale... qui est aussi leur idéologie religieuse.

Dissocier la nationalité de la religion, nous l'avons fait pour montrer comment, malgré l'abandon de leur foi hébraïque, maints fils d'Israël sont demeurés membres de la nation juive. Dissocier la religion de la nationalité, comme prétend faire M. René Riquier, ce serait non seulement rétrécir le problème, c'est proprement impossible.

La religion juive est une religion nationale. La mystique nationale juive, qui est la mystique révolutionnaire, n'est rien autre chose que la mystique religieuse juive. « Des conquêtes de la civilisation, déclare le grand rabbin Moïse Weil, notre religion n'en répudie aucune : *ne sont-ce pas ses doctrines qui triomphent ?...* Qui mieux que le peuple juif était à même d'accepter la solution des problèmes sociaux apportée par le xviii^e siècle, solution, d'ailleurs, qu'il avait aidé, par son passé, à faire pressentir et naître, et dont il prédit toute la réalisation dans l'ère messianique ». Mais que me tué-je à rapporter de nouveaux textes ? M. René Riquier ne reconnaît-il pas lui-même, ne crie-t-il pas tout aussi haut, tout aussi clair que je pourrais jamais le faire, que, non seulement « *certaines rabbins* », mais « *la plupart des chefs spirituels* » d'Israël identifient ces deux mystiques ?

La plupart ? Il faut dire *tous*. Si M. Riquier découvre dix rabbins qui ne fassent point cette identification-là, je l'irai dire à Jérusalem !

— Mais ils se trompent, mais ils nous trompent, mais ils « *confondent* » ! s'exclame M. René Riquier. Mais la mystique « *grossière* » qu'ils prêchent n'est pas celle des livres saints !

Je répondrai seulement que c'est celle qu'ils y lisent, qu'il est fort possible que M. René Riquier ait raison contre eux et que leur judaïsme soit « *inverti* » comme je l'ai dit après M. Martial-Auricoste; mais j'ajouterai que cela n'importe pas

ici, que nous posons un problème *politique*, qu'il faut accepter les faits tels qu'ils sont. La religion juive aujourd'hui c'est la nation juive, la mystique juive aujourd'hui c'est la mystique démocratique. A TORT OU A RAISON. Condamner celle-ci c'est rejeter celle-là. La foi n'a rien à voir en cette affaire. M. René Riquier, parce qu'il disjoint à tort religion juive de nation juive, mêle ici, comme M. René Johannet mais plus dangereusement, des objets qui ne sont point du même ordre. Il n'y a jamais profit de confondre ce qui doit être séparé, ni de proscrire la clarté. La politique et la foi ne se compénétrant que pour se troubler l'une l'autre. C'est la leçon maurrassienne.

Que M. René Riquier le comprenne comme il entend la leçon purement politique de notre commun maître. Trop fidèle Français pour accepter les thèses basses, folles et anti-nationales du mysticisme rabbinique, M. René Riquier fréquentât-il la Synagogue ce n'est plus qu'en étranger et, dussé-je froisser son sentiment le plus intime il me faut bien le dire, en chrétien qui s'ignore. Comment nous convaincrait-il de l'y suivre ? Il nous apporte une, et deux raisons de ne pas le faire.

LETTRE DE M. GEORGES ZADOC

C'est avec le plus vif plaisir que je publie la lettre qu'on va lire.

M. Georges Zadoc, qui eut cependant l'occasion en plus d'une circonstance d'entretenir avec divers journaux des correspondances politiques rendues publiques, ne veut pas qu'on le range parmi les « intellectuels ».

Commerçant comme Raoul Bloch, il appartient à cette élite de Juifs bien nés de tous métiers comme M. Maxime Brienne en connut dans sa province natale, comme nous en avons tous rencontrés, qui sont mieux assimilés et plus profondément agrégés à la France que toute la crème de nos congénères de théâtre ou de politique !

M. Georges Zadoc est membre de l'Alliance d'Action Française.

Voici sa réponse :

Cher Monsieur,

Je reçois à l'instant votre demande d'enquête ainsi que le numéro de revue qui l'accompagnait.

Israélite et royaliste, ce qui peut sembler paradoxal à beaucoup de gens, j'ignorais votre enquête à laquelle je m'empresse de répondre et que j'approuve de tout mon cœur.

Les Juifs sont unis entre eux de plusieurs façons, soit par leur culte, soit par ce qu'ils appellent leurs « dîners mondains ». J'assiste le plus rarement possible à ces réunions, car j'y entends des propos qui répugnent à mon cœur de patriote. Sans oser me l'avouer, je crois que l'internationale juive n'est pas étrangère à certains crimes politiques. Un Juif de nationalité serbe ou grecque je ne sais trop, et qui attend sa naturalisation française (bien entendu !), ne me disait-il pas un jour : « Pour avoir la paix, il faudrait supprimer Poincaré » ! Et personne dans l'assistance ne se joignit à moi pour relever ces paroles scandaleuses.

— Ce petit exemple et d'autres du même genre suffiraient à justifier l'antisémitisme de l'Action Française qui attaque tous ces Juifs demeurés peuple errant, métèques et sans patrie, abstraction faite de l'élite que la « guerre a décidément agrégée au peuple français » selon le mot si lumineux que vous citez de M. Charles Maurras.

La République ne peut pas prendre les mesures énergiques que réclame ce péril juif devenu plus aigu encore depuis la révolution judaïque de Russie.

D'ailleurs, la presse dite d'information ne se résoudra jamais à attaquer la finance internationale juive genre sir Philipp Sassoon, dont elle est la vassalle.

Seule mettra bon ordre à ce terrible état de choses la Monarchie, la véritable Monarchie légitime et traditionnelle et non démocratique ou parlementaire, la Monarchie de Philippe VIII dont le discours à San-Remo a tracé le programme.

Il est du devoir des Juifs patriotes de contribuer à l'œuvre de restauration entreprise par l'Action Française. Et, dussé-je étonner M. Charles-Henry Hirsch, je vous dirai que je crois fermement à la restauration prochaine : voyez seulement les magnifiques résultats quotidiens de la propagande de l'Action Française et de toute la presse royaliste de province !

A vous de tout cœur,

Georges ZADOC.

Qu'opposerait-on aux arguments de M. Georges Zadoc ? Ils sont tirés de la réalité des faits, sans arrière-pensée comme sans pusillanimité. En commerçant accoutumé aux affaires qui sait se soumettre à l'objet et qui se défie des mots inutiles et creux, M. Georges Zadoc nous entraîne bien loin du parlage de ces aveugles volontaires qui sacrifient la France à leur idéologie et prétendent raisonner contre la raison. S'il gagne ainsi la voie royale, c'est qu'il en est de la solution du problème juif comme de la route qui conduisit OEdipe vers Thèbes : on ne lui en peut préférer nulle autre pour la seule raison qu'il n'y en a qu'une.

LETTRE DE M. ALBERT SAVINE

On me rirait au nez si je voulais entreprendre de présenter ici M. Albert Savine.

Qui ne connaît le fécond écrivain, auteur de tant d'études d'histoire et de critique, si fines et si personnelles, et traducteur d'Elisabeth Browning, de Shelley, d'Oscar Wilde, de Stevenson, de Kipling, de Conan Doyle, de Sienkiewitz, etc. ?

Je ne cacherai d'ailleurs point qu'il m'est fort agréable de n'avoir pas à présenter au lecteur l'œuvre de M. Savine. Dire les qualités de fidélité au texte mais aussi de fine translation de l'éminent traducteur, dire surtout l'originalité, la force d'analyse, la puissance de synthèse d'un historien qui se classe de lui-même bien loin des fabricants « d'histoire académique », — il eût fallu bien des pages

et l'exposé que j'eusse pu faire ici n'aurait été qu'une trop sèche énumération de titres d'ouvrages dont il m'eût coûté de n'avoir pas la place d'exposer les mérites divers.

Qu'on me permette seulement de rappeler que M. Albert Savine fut jadis, non seulement un jeune et alerte critique qui « *batailla à coups de plume pour l'art nouveau et la littérature nouvelle* », mais également un éditeur plein de courage et de sagacité. Initiateur et précurseur, il soutint ardemment les débuts des symbolistes et publia leurs premières œuvres. D'autre part, reprenant sur un autre terrain le même combat pour l'intelligence et l'honneur national, c'est lui qui créa et qui dirigea cette « Bibliothèque anti-sémitique » où parurent les ouvrages de Chirac, la réédition de Rohling, le *Secret de Fournies* et la *Fin d'un monde* de Drumont ainsi que maints autres ouvrages qui lui valurent à la fois des procès retentissants et l'estime des honnêtes gens.

Voici la lettre de M. Albert Savine :

Monsieur et cher confrère,

J'ai reçu votre manifeste et votre questionnaire. Je ne veux pas manquer de vous dire la satisfaction que m'a causée la lecture de ces textes qui disent tout ce qu'il fallait dire et que seul vous pouviez dire avec compétence.

Les idées que vous exprimez me paraissent très justes et très utiles à propager.

La solution que vous patronnez est évidemment la vraie.

Le vieil antisémite que je suis est très heureux de se trouver pleinement d'accord avec le juif patriote que vous êtes.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Albert SAVINE.

Je n'ai rien le droit d'ajouter à cette lettre qui me touche infiniment, sinon peut-être que, venue d'un historien averti des faits de la politique et des conditions du problème juif, et qui ne craignit pas d'éditer Drumont, cette adhésion est pour nous le signe même de la vérité absolue des doctrines que nous défendons.

LETTRE DE M. LE PASTEUR NOËL VESPER

Il y aurait toute une étude à entreprendre de l'œuvre et de l'action de M. Noël Vesper. Pasteur protestant attaché à une modeste paroisse dans un village du Comtat Venaissin, l'auteur de ces *Sonnets des Louanges* encore inédits qui lui valurent le prix Sully-Prud'homme et de la remarquable *Anticipation à une morale du Risque* qui fut si fort commentée dans les milieux philosophiques tant de France que d'Allemagne, fondait récemment avec M. Laurent Vibert un groupe de critique politique, sociale, religieuse et philosophique : *Les Terrasses de Lourmarin*.

Dans un article à la « Revue Fédéraliste », M. Noël Vesper a résumé, me semble-t-il, l'essentiel de sa pensée. Déjà, dans sa *Morale du Risque*, qu'on rapprocha bien superficiellement du bergsonisme quand les conclusions en sont contraires, et où le jeune écrivain se proposait de rechercher le fondement métaphysique du sacrifice (comme si, alors qu'il écrivait en 1912 cet ouvrage paru en juin 1914, il eût prévu les événements qui allaient se produire deux mois après la publication de ce manuel de vie héroïque), M. Noël Vesper faisait appel à *l'esprit d'autorité* et, selon l'expression même de son préfacier, « échappait aux dangers de la secte » pour rendre justice à la religion traditionnelle du pays, — « inimitable, dit-il, sur certains points ». Aujourd'hui, mû toujours par le même haut souci patriotique et métaphysique, discernant qu'il est au moins « deux nationalismes : celui du sol et celui du passé », le poète-philosophe proclame leur

unité et, voulant « exprimer la France éternelle », il cherche à concevoir « une fédération des provinces religieuses françaises ». Pour lui, « la distance entre un catholique romain et un protestant *scripturaire* est moins grande qu'entre ledit catholique et un *moderniste* et entre ledit protestant et un protestant *libéral* ». Il est nécessaire, ajoute M. Noël Vesper, que l'« hégémonie catholique soit respectée ». « Je vous fais constater, insiste-t-il, le poids de cette parole sous ma plume ». Et du haut de ses « Terrasses » il lance toute une série de plaquettes, légères à la main mais lourdes de substance, comme autant d'adroites et vigoureuses grenades qui feront éclater l'*Inquiétude démocratique* et l'*Intempérance théologique*.

Je n'ai pas, bien entendu, à m'immiscer dans ce débat. J'ai voulu montrer seulement la rare qualité des spéculations politiques et philosophiques de M. le pasteur Noël Vesper, leur si courageuse droiture et quelles préoccupations patriotiques les inspirent.

Voici la lettre de M. Noël Vesper.

Monsieur,

Comment et pourquoi la « question juive » peut-elle se poser en France comme un problème d'ordre national ? Réponse : les régimes d'opinion favorisent mécaniquement, et jusqu'à l'extrême partialité, jusqu'à l'extrême péril, toutes les minorités, surtout celles qui procèdent de la race ou de la religion. Et ceci, qui a joué pour la Démocratie, commence à jouer contre, le groupement de l'Action Française étant arrivé à ce rôle de minorité par le double caractère : resserrement et épuration morale de la race française, foi monarchique.

Remarque, il me semble, assez opportune : cette question est chez nous d'origine toute récente, depuis l'Affaire en somme, qui rendit à Israël le mauvais service de le découvrir. L'Ancien Régime en effet, si je ne me trompe, n'a connu, avec l'utilisation très large des Juifs, que de minces tumultes locaux ; mais on est arrivé par la Démocratie à ce doute dont votre enquête, de vous Juif de France, nous fait

part à propos des Juifs avec un sentiment si vif et d'une si généreuse source d'abnégation personnelle ! On est arrivé à ce doute et j'ajoute : à cette suspicion sérieuse du rôle des minorités.

Le salut pour les minorités, comme l'ordre pour l'Etat, est donc dans le retour au régime des fonctions Celui-ci limite les influences et rend aux minorités, en les déchargeant d'une accusation qui, vraie ou fausse, les dénature, le service de les faire tenir dans leurs propres cadres, où plus aisément il sera permis de les considérer comme des variétés intéressantes, des expressions légitimes, de la vie nationale et de l'esprit humain.

Au reste, et je le dis pour l'évidence du signe, ma position n'est pas sans quelque analogie avec la vôtre, telle que je viens de la prendre dans une de nos publications des Terrasses du Lourmarin sous le titre « L'Intempérance théologique » et que je me fais un devoir de vous adresser. Je ne pourrais pourtant comparer nos deux soucis : le mien est simplement de désolidariser la religion réformée d'une doctrine politique et sociale que je tiens pour néfaste, soit par suite d'une pratique de quinze années comme pasteur protestant dans un village que cette doctrine a troublé et ruiné, soit encore par le cours de mes réflexions de philosophe. Vous avez une plus terrible inquiétude, celle de désolidariser les Juifs de France d'une conjuration internationale dont Israël serait l'âme. Mieux que moi, ici, vous devez savoir. Telle est seulement mon opinion de métaphysicien exprimée dans un ouvrage que je n'ai pas publié à la suite de la Morale du Risque, sur les deux principes du mouvement et de la forme : Notre civilisation latine est en péril par le fait d'une complicité fort réelle entre l'esprit germanique et nordique, l'esprit sémitique et l'esprit ascétique de l'Inde. Tous les trois sont des adversaires nés de l'Etre et des philosophies de causalité ou de relation, mais ils sont les servants passionnés du principe du mouvement pur et des philosophies d'évolution ou de devenir. Le principe du mouvement, utile à son rang d'obéissance, aspire à la direction des destins universels. C'est tout le conflit de ce temps.

Ce qui est né de ce principe du mouvement pur révèle le même appétit, celui de l'inorganisme et de l'illimité. Ramenons toute chose à son véritable service. Le mouvement n'est pas une fin, mais un moyen de l'Etre. Cette vérité première est niée par les peuples et les partis de la Révolution.

Bien sympathiquement à vous,

pasteur Noël VESPER.

Je crois que cette réponse remarquable est allée au fond des choses. M. Noël Vesper, opposant mouvement pur et forme comme le philosophe du *Romantisme féminin* oppose esthétique du caractère et esthétique de l'harmonie, résume avec une vigoureuse netteté ce qui est bien, en effet, « tout le conflit de ce temps ».

L'esprit français et l'esprit latin, la France et le monde, sont menacés par une conjuration « fort réelle » à la tête de laquelle se trouve Israël, « servant passionné » de cette idéologie du *devenir* pour laquelle, selon la très forte remarque de Paul Bourget, il n'est même pas de mot national. Tant elle était peu familière à la France avant le triomphe de la mystique juive ! (1)

(1) J'ai eu l'occasion d'exprimer ailleurs, où il ne s'agissait que de lettres (réponse à l'enquête de la *Muse Française* sur la poésie), des réflexions analogues concernant le romantisme :

Le romantisme est chose complexe. Cependant, à jouer au simplificateur outrancier, ne peut-on dire qu'il se caractérise par une infiltration, dans l'esprit français, d'esprit asiatique et singulièrement d'esprit hébraïque? Le pauvre Mendès n'était point si sot lorsqu'il proclamait, dans son enthousiaste délire, que Hugo « ne ressemble qu'à Isaïe », — qu'il dépasse, ajoutait-il, mais c'est peut-être une autre affaire. Relisez les prophètes : chez Isaïe, chez Ezéchiel, chez Daniel, l'image est reine : l'image-sensation, l'image-secousse.

Il y aurait une thèse à écrire sur ce sujet : *Hugo, génie messianique et des rapports du Romantisme et de la mystique juive.*

Paris m'est éclipsé par l'énorme Solyme.

.....
Si j'appelle Rouen, Villequier, Caudebec

Toute l'ombre me crie: Horeb! Cédron! Balbec!

ou encore : « J'admire tout dans la Bible » et :

Cette mystagogie téméraire pour laquelle tout ce qui ne date pas de demain est déjà usé, vidé, fané, et qui s'efforce à faire descendre l'absolu sur cette terre où rien n'existe et ne se conçoit que limité et balancé par autre chose, il faut se décider à voir ce qu'elle est : le pire des ferments destructeurs, l'idéologie même qui conspire la ruine de la civilisation et que de savants manœuvriers ne manquent pas de conjurer avec la grossièreté des plus bas, des plus troubles appétits. Ce redoutable accord, consubstantiel à la démocratie, en est la définition même. Le régime d'opinion n'est rien qu'une bataille quotidienne entre les forces traditionnelles de la nation, qui veut demeurer, et les forces révolutionnaires actionnées par Israël, qui veut transformer.

Double conclusion : le problème juif doit être résolu si l'on ne veut pas que la nation meure, et c'est à l'opposé du mythe démocratique qu'il trouvera sa solution. Il faut revenir au « régime des fonctions », au régime des « républiques », à la décentralisation monarchique qui, brisant la république une et indivisible, reconstruira les cadres du pays, seuls capables de résister aux empiétements d'Israël, lequel y trouvera d'ailleurs sa juste place sous la surveillance et la protection du fédérateur traditionnel et naturel : le Roi de France.

« L'Ancien Régime, note encore M. le Pasteur Noël Vesper, n'a connu, avec l'utilisation très large des Juifs, que de minces tumultes locaux ». C'est là un fait que des historiens ont masqué mais que l'histoire exprime et qu'il nous faut retenir.

Mais il est surtout une chose qui nous touche dans l'exposé si original, si complet et si fécond de M. Noël Vesper. C'est

...Grande haleine insensée
Des prophètes, c'est toi qui troubles ma pensée.

Troubles, Hugo ne croyait si bien dire. Depuis un siècle, l'esprit français est *troublé*, désaxé. Si triomphent dans la poésie romantique le subconscient, l'inconscient, les obscurs hérédismes, si le poète, si l'homme en général est aujourd'hui l'esclave du chaos extérieur : choses, sensations, etc., c'est sous l'influence néfaste de cette infiltration d'esprit juif, pour bien dire : de cet envoûtement.

le rapport qu'il souligne entre deux problèmes, certes fort différents et incommensurables, mais qui n'en ont pas moins des points de contact. Car, si le calvinisme, selon la très juste observation de M. Georges Batault qui a étudié de façon fort complète les rapports du judaïsme et du protestantisme, n'est guère autre chose, en brève analyse, qu'un judaïsme élargi, dégagé de ses étroitesse nationales ou ethniques ; si, d'autre part, alors que Luther (tout comme Mahomet) fut résolument antisémite et même « sioniste » — il ne cacha pas son désir de voir les Juifs quitter l'Europe et retourner à Jérusalem : il proposa même de solder les frais du voyage ! —, ses disciples poussant ses thèses libertaires jusqu'à leur dernière conséquence se font aujourd'hui les meilleurs alliés d'Israël, — il résulte que se pose un « problème protestant » dont M. Noël Vesper a marqué exactement les similitudes avec le « problème juif ». Je n'ai pas qualité pour traiter de celui-là, mais l'opinion de M. le Pasteur Noël Vesper touchant celui-ci ne puise-t-elle pas dans le parallèle de ces deux soucis une autorité nouvelle et ne devons-nous point, par là-même, nous féliciter doublement de la parfaite concordance de ses conclusions politiques et des nôtres ?

LETTRE DE M. ROGER LAMBELIN

Lorsqu'on a signalé l'indéniable et peu mystérieuse alliance du protestantisme et du judaïsme, dont (après M. Georges Batault) M. le pasteur Noël Vesper vient de fixer si certainement le parallèle, il ne faut pas manquer de se reporter aussitôt au très remarquable travail de M. Roger Lambelin sur *le Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons* des deux mondes. Selon la remarque de M. Johannet, cet ouvrage est, pourrait-on dire, la suite contemporaine et pratique de la thèse de M. Georges Batault surtout fondée en histoire ancienne et en critique religieuse.

Ancien officier et conseiller municipal royaliste de Paris, M. Roger Lambelin combattit l'alliance judéo-maçonne, judéo-démocratique dès le temps de l' « Entente nationale ». Après avoir donné en librairie des notes et souvenirs de voyage (*La Sicile*) et divers romans à idées (*Les Chouans*, *Un cœur d'homme*) où, n'esquivant pas la politique, il sut pourtant ne point tomber dans l'ornière triste et inféconde du roman à « thèse », c'est dans l'*Action Française* que le courageux écrivain entreprit la publication de ses nouvelles études « sur la conquête juive de l'Angleterre, les influences juives aux Etats-Unis et le rôle judaïque de *Société* (anglo-saxonne) *des Nations* ». L'impérialisme de la race internationale, dit-il, est un « angoissant péril politique et social », il est nécessaire d' « organiser la résistance », d' « édifier des dignes puissances » ; et il montre brillamment le double aspect du problème : le financier et l'intellectuel. Il met des noms et des dates sur l'invasion juive, sur les empiétements de l'Or juif. Il définit en termes heureux « l'esprit de révolte et d'anarchie incarné dans les vrais fils d'Israël. »

« Leurs historiens comme Isidore Lœb et James Darmesteter, ajoute M. Roger Lambelin, en ont fait l'aveu et en ont même tiré vanité. L'idée messianique est fondée sur la destruction des nations chrétiennes (1), et les intellectuels juifs ont toujours été des agents de dissociation, de dénationalisation des institutions et des sociétés organisées ». — Et il cite, comme nous faisons, Bernard Lazare, qui dénonçait « ce vieux matérialisme hébraïque qui rêve perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre » et qui transparaît si vivement dans toute l'œuvre de Marx, de Bœrne et de Lassalle.

M. Roger Lambelin a également publié, à la *Revue Hebdomadaire*, la meilleure étude qui soit sur les « Protocoles » dont il a préfacé l'édition Grasset. Je lui laisse la parole.

(1) Et de toutes autres. Elle se tournerait même contre la nation juive si celle-ci se renouait quelque jour (ce que je crois impossible) dans le cadre de frontières matérielles.

Monsieur,

J'ai pleinement conscience de la réalité du Péril juif. Les articles que j'ai donnés à l'Action Française sur les « Pous-sées juives » et mon livre « Le Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons » l'établissent surabondamment.

Le régime démocratique est assurément le plus propice à la domination juive, car il aboutit à la ploutocratie et la haute banque juive détient l'Or, dispose du crédit et des plus efficaces moyens d'action sur l'opinion.

C'est une des raisons qui me font considérer le rétablissement de la monarchie héréditaire comme une nécessité de salut public.

Quant aux devoirs des Juifs « bien nés » et patriotes, je n'ai pas qualité pour les préciser et les définir. J'estime que les Français doivent considérer les Juifs comme des étrangers et des étrangers dangereux ; dans un pays solidement ordonné, il appartiendrait aux pouvoirs publics de déterminer dans quelle mesure et dans quels cas particuliers des lettres de naturalisation pourraient être accordées à ceux de ces étrangers qui auraient suffisamment prouvé leur patriotisme français pour mériter d'être assimilés à nos nationaux.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Roger LAMBELIN.

Est-il nécessaire de souligner la vérité profonde des observations qu'on vient de lire ? Nettement, en quelques lignes directes et franches, avec l'exactitude cursive

D'un soldat qui sait mal farder la vérité,

M. Roger Lambelin définit le problème juif et le péril démocratique. La ploutocratie, grande fabricante de l'opinion sur laquelle repose le régime républicain, est aujourd'hui maîtresse des destinées de la France, pivot et fleur du monde.

C'est une des raisons, observe notre correspondant, qui font de la monarchie une nécessité de salut public.

Je dédie ces vues à tous ceux de mes congénères bien nés et intimement naturalisés qui se laisseraient encore berner par des illuminés sans patriotisme et sans psychologie. Avec une réserve, un souci de ne pas empiéter, qui nous touchent profondément, M. Roger Lambelin se déclare non qualifié pour nous marquer notre devoir. Mais ils seraient bien misérables ceux d'entre nous qui voudraient s'y soustraire ! Tandis qu'une tourbe de criminels et de fanatiques *qui sont de notre sang* paralysent, entravent, vont étouffer la vie nationale et, je le répète comme je l'ai dit, assassinent la France *qui est notre seule patrie*, comment pourrions-nous ne pas voir qu'il nous faut les combattre et que contre eux nous devons tendre toutes nos volontés et toutes nos énergies. M. Roger Lambelin parle des Juifs bien nés qui « *auraient suffisamment prouvé leur patriotisme pour mériter, dit-il, d'être assimilés à nos nationaux dans un pays ordonné* ». Je ne pose pas la question : comment le prouveront-ils davantage, leur patriotisme, qu'en servant aujourd'hui la France menacée ? Je demande plutôt : quelle serait donc la qualité de ce sentiment s'ils balançaient un seul instant à prendre parti ?

Non pour la récompense, mais par devoir, il nous faut servir. J'en ai indiqué le moyen. Il n'y en a pas dix, ni trois, ni deux ; il est unique. On voit assez que la lettre de M. Lambelin ne l'infirmes point. Prenons parti contre l'Or juif, contre la Mystique juive, contre la démocratie-fait et contre la démocratie-idée, et groupons-nous à la suite de ceux qui préparent la restauration nationale. L'« alliance » qu'ils nous offrent est ouverte à tout ce qu'il reste de sain, de probe, de patriote parmi nous.

LETTRE DE M. ROBERT LAUNAY

La consultation de M. Robert Launay se place ici d'elle-même. Ni M. René Johannet, dans son étude de la *Revue Universelle*, ni M. de Monzie dans celle qu'il publia au *Monde Nouveau* n'ont voulu séparer les deux noms de MM. Lambelin et Launay. Les *Figures juives* de celui-ci, contemporaines du *Règne d'Israël* de celui-là, convergent, ont le même but. En traçant les « figures » d'Adolphe-Isaac Crémieux, de la « vraie » Rachel, d'Henri Heine « nationaliste », d'Alfred Naquet, du « doktor » Nordau et de Joseph Reinach, M. Robert Launay n'a pas eu d'autre intention que de travailler à « *déjudaiser radicalement l'âme française* ».

J'emprunte cette expression, que je souligne, à un premier ouvrage du même auteur, traitant celui-là des *Pères de la démocratie*. Car M. Robert Launay, qui collabora à l'*Action Française* dès l'époque de la revue grise, n'est point novice dans l'étude du péril juif. Auteur d'un roman : *Les Cagneux*, tous ses autres ouvrages, de près ou de loin, touchent à la question. Les « pères de la démocratie », ce sont les Bé-ranger, les Courier, les Carrel, mais surtout les Heine et les Crémieux, les « jacobins juifs » ; dans *Des journées et des hommes* tout un chapitre est consacré à « l'exécution de Morés » ; c'est dans le *Patriotisme Révolutionnaire*, plaquette éditée au « Cercle Joseph de Maistre », que M. Robert Launay cite pour la première fois cette maxime, riche de sens, du fondateur de l'Alliance Israélite Universelle : « La Patrie, c'est l'Égalité des Droits et des Devoirs » !

Je m'excuse de cette énumération rapide (1). Elle loue seulement le vigilant patriotisme, la vaillance et la pénétration de M. Robert Launay. Il faudrait dire l'excellence de sa méthode, la fermeté de ses analyses, le bonheur constant de ses exposés adroits et solides, d'une langue toujours

(1) M. Robert Launay est également l'auteur, sous le pseudonyme de Roland Bréauté, d'un volume intitulé *Un universitaire aux armées*, qui rassemble des notes de guerre données de 1917 à 1919 au « *Mercure de France* ».

irréprochable et vigoureuse. Cet écrivain passionné mais lucide, qui ne se passionne que pour la patrie et la vérité, il a de la « patte ». Ses études politiques sont toutes marquées au coin du plus réel talent littéraire.

Mieux que par toutes les louanges que je pourrais multiplier, on jugera de ces qualités par la lettre que M. Robert Launay nous a fait tenir en même temps que ses *Figures juives* et qui reproduit une bonne partie de l'avant-propos de cet ouvrage. Sans plus attendre, la voici :

Monsieur,

Vous comprendrez certainement que votre questionnaire m'embarrasse. J'ai pu composer avec une assez rude sincérité les portraits de plusieurs illustrations d'Israël. Nul devoir de ménagements ne restreignait ma liberté. Mais voici qu'un membre dissident de la « Grande Famille » veut bien me consulter sur le péril juif, et, quelque facilité qu'il m'accorde par son ralliement politique très loyal, par son appel de guerre contre les Douze Tribus, la courtoisie, je le sens, m'interdit de lui répondre aussi franchement qu'à tout autre.

En reproduisant donc ici des lignes destinées au public, je donne assez clairement les raisons de mon antisémitisme et je m'abstiens de ce qui dans une réponse directe pourrait malgré tout indisposer et froisser :

*« Heine (1), entrant un jour à la Bourse de Londres, vit
« une chose qui l'enchantait. Tous les peuples de l'Univers
« ayant des représentants dans le trafic des valeurs, des
« loges leur étaient affectées, chacune avec sa pancarte spé-
« ciale et l'inscription indicatrice : Anglais, Russes, Fran-
« çais, Autrichiens, etc... Or sur l'une d'elles se lisait le
« mot Juifs. Le poète eut un redressement de fierté. L'on re-
« connaissait donc quasi officiellement Israël comme nation
« vivante et non plus seulement comme race ou comme
« secte ! Lui qui ridiculisait et malmenait avec tant de ru-
« desse le nationalisme des Prussiens, il était, comme le
« plus simple des Brandebourgeois, fidèle à ses origines.*

(1) *Figures juives* (Préface).

« Faute d'une patrie territoriale, il vénérât avec passion la Grande Famille.

« La postérité d'Abraham a toujours communiqué dans ce sentiment. Ce que nous nommons le dévouement à la cause juive, la solidarité juive, ce n'est pas tant, comme d'aucuns voudraient le faire croire, une sympathie confessionnelle que l'attachement à des traditions et des idées héréditaires, la conscience d'un intérêt commun, le concours actif à tout ce qui peut accroître la grandeur du groupement ethnique et servir ses aspirations à la conquête. Bernard Lazare l'a proclamé sans ambages : « Il y a un nationalisme juif. » Et aussi le docteur Herzl, fondateur du Sionisme : « Je crois reconnaître ce qui dans l'Antisémitisme peut être considéré comme un effet de la légitime défense : la question juive, c'est une question nationale. »

« Mais il faut retenir surtout la déclaration faite naguère par un de nos Hébreux. Il s'agissait de la misère des églises campagnardes menacées de ruine par la loi de séparation. Maurice Barrès demandait que tous coopérasent à la défense de notre patrimoine. Pardon ! objecta M. Henri Hertz dans la Démocratie Sociale, « je suis Juif, vous êtes Français. » (1)

« Réponse un peu dure, un peu brutale, beaucoup diront même fort inconvenante. Cette franchise pourtant ne nous indigné pas. Moins rare, elle éviterait bien des malentendus. Que des Anglais, des Américains s'établissent chez nous, ils ne prétendent pas s'imposer comme des concitoyens ; ils se contentent d'être nos hôtes et nous pouvons les traiter en amis. Ou bien, pour se faire adopter, ils renoncent définitivement à la qualité que leur extraction leur conférerait. Par quel privilège un Juif reste-t-il Juif après son inscription sur nos registres municipaux ? Ce rabbin nourri de l'antique sagesse orientale, cet esthète remarquable par son esprit raffiné, par la délicatesse de son sens artistique seraient des étrangers plus intéressants à fréquenter qu'un business-man à l'intelligence toute pra-

(1) Démocratie Sociale, 5 février 1911.

« tique, dénuée de culture, de goût et d'idées générales.
 « Malheureusement leur indiscretion les rend insupporta-
 « bles. Ils réclament le droit de cité, l'obtiennent de notre
 « complaisance excessive et n'en sont pas plus tôt pourvus
 « qu'ils se poussent au premier rang, parlant plus fort que
 « les autres

« C'est, expliquent-ils, que nous sommes deux fois Fran-
 « çais. Ils s'illusionnent sur notre candeur jusqu'à s'attribuer
 « des racines dans le passé le plus lointain du pays. « Ecoutez,
 « disait Isaac Crémieux, sous la Restauration, pour exalter
 « l'ardeur démocratique, écoutez le chant de nos pères les
 « Francs marchant à la bataille : Pharamond ! Pharamond ! »
 « M. Joseph Reinach préférerait pour ancêtres les Gaulois :
 « Nous sommes toujours, assurait-il les Gaules amoureuses
 « et militaires. » M. de Porto-Riche, issu de Juifs italiens,
 « écrit avec une effronterie cocasse : « De tout temps, à
 « toutes les périodes de notre histoire nationale, nous avons
 « répugné aux tripotages. La France est essentiellement
 « honnête... » (1)

« On multiplierait les citations, et ce serait un trésor de
 « drôleries. Car cette jactance est simplement comique et
 « ne nous nuit guère. Il y a pire, c'est l'intrusion de l'élé-
 « ment destructeur dans l'organisme de notre Etat. Outre
 « qu'il nous apporte ses tendances anarchiques et son indi-
 « vidualisme dissolvant, le nouvel acclimaté demeure double
 « parmi nous, Français par son classement officiel et sa
 « participation à notre existence, Juif par sa structure et sa
 « formation morale, par toutes les réactions de son être, ses
 « affinités, ses espoirs et ses haines, Juif avant tout et par
 « dessus tout, prêt à sacrifier les intérêts vitaux de la société
 « qui l'accueille, dès que l'y inviteront les dirigeants de
 « l'Alliance Israélite Universelle. De nos jours la catastrophe
 « de la Russie nous a rendu manifeste, et de manière sen-
 « sible, le danger auquel on s'expose en tolérant pareille
 « infiltration. »

Comme vous le dites, Monsieur, la démocratie est tout-à-

(1) Le Matin, 17 octobre 1911.

fait incapable de nous préserver de ce danger non seulement parce que dans ses élections et dans sa propagande l'Or a la prépondérance mais encore parce que, tenant pour une bonne part ses principes de la Mystique juive, elle ne peut renier ses origines ni repousser ses plus sûrs auxiliaires.

Alors, concluez-vous, faisons la Monarchie, faisons-la avec l'aide des Juifs « que la guerre agrégea décidément à la France ». Certes. Mais combien sont-ils qui rejetteraient l'idéologie républicaine ? Infiniment peu : c'est votre scandale et votre douleur, avouez-vous dans votre curieux article du « Nouveau Mercure ». Vous en étonnez-vous à ce point ? Pour moi, je le trouve tout naturel. Si j'étais votre frère en Jacob je vous crierais race, je vous maudirais énergiquement de vous commettre avec l'Amalécite, d'oublier surtout ce que vous devez à la Révolution. C'est que vous êtes, savez-vous, un Juif extraordinaire, un monstrum. Pourrait-on dans la communauté trouver trois infidèles comme vous ? J'en doute. (Il faudrait pourtant au moins trois partisans pour constituer votre ligue). Encore devriez vous surveiller vos compagnons. Nous avons eu jadis un essai de réaction nationale, sous le pavillon du général Boulanger. A sa tentative coopéraient deux Israélites : l'un était Alfred Naquet, l'autre Arthur Meyer !... Cela ne veut pas dire qu'on méconnaisse ce qu'il y a de généreux, de gentil, passez-moi le mot, dans votre proposition. Le ton que vous employez sonne agréablement la sincérité.

Voulez-vous me permettre, au risque de trop allonger ma réponse, de vous conter ceci. Pendant l'hiver de 1916-1917, nous étions trois territoriaux isolés sur l'emplacement de Soyécourt, dans la Somme. Un trou étroit nous servait d'asile. Le soir venu, des camions, des corvées de jeunes troupes nous visitaient pour nous prendre des rondins, du barbelé, de la tôle, dont nous gardions un dépôt. Notre situation très pénible nous faisait envier le sort des indigents les plus malheureux. N'ayant pas de fourneau, ne pouvant guère, à cause des intempéries et quelquefois du marmitage, faire du feu dehors, nous devions souvent manger

crus les vivres qu'il nous fallait aller par la neige chercher dans un poste de génie très lointain. L'un de nous était Juif et j'avais pu, avant de gagner cette Sibérie, mesurer la distance qui nous séparait. C'était une nature acariâtre, insolente, âpre, sauvage ; nous ne sympathisions pas. Mais ici, dans ce tréfonds de la misère, les nécessités d'une existence purement animale nous commandaient une étroite solidarité. Ce fut lui naturellement dont l'adresse et les combinaisons astucieuses nous soulagèrent. Un matin il partit avec nos gamelles, pour reparaitre une heure après, nous apportant un déjeuner décent, presque un festin. Il nous apprit qu'il avait traité avec les cuisots d'une batterie de 75 et que désormais nous aurions nos repas assurés. J'ai eu l'occasion de revoir ce Juif, ce camarade, et je n'ai pas attendu qu'il vint à moi. Je le retrouverai toujours avec plaisir, avec amitié, tant le souvenir de nos souffrances communes me l'a transformé. Celui-là pourtant, j'en suis hélas ! trop certain, n'est pas de ces Juifs « que la guerre agrégea décidément à la France ». Il ne sera jamais de votre phalange. Mais il ne faut pas demander l'impossible.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de fraternité française.

Robert LAUNAY.

Cette lettre flatteuse ne nécessite sans doute pas, sauf sur un point tout spécial que j'indiquerai tout à l'heure, un bien long commentaire. Car, si M. Robert Launay nous présente une objection de fait, il souligne assez fort pour que le lecteur le plus hâtif et le plus distrait ne manque point de l'observer, notre accord intime sur les principes.

Je ne me plaindrai pas qu'une trop courtoise attention lui ait soufflé l'idée de reproduire plusieurs pages de ses *Figures juives*. Elles sont précieuses à plus d'un titre. On ne saurait multiplier trop les exemples, les remarques de détail dans une question aussi complexe que celle-ci. Certes, un incident ni un accident ne sauraient prouver. Mais, à demeurer la tête dans les nuées, les médiocres lâchent pied : il est bon de les replacer de temps à autre bien d'aplomb sur

le plan des faits. Ce sont les grains de sable qui font la montagne ; ce sont des gouttes d'eau salée qui font l'océan. Celles que réunit M. Robert Launay forment une mer point négligeable et dont le spectacle mouvant, interprété par la raison, enseigne et clarifie. Le problème juif est posé, et posé comme il faut. De là à le résoudre bien, le pas est vite franchi : « *la démocratie est incapable... Faisons la monarchie... avec l'aide des Juifs que la guerre agrégée... Certes!* »

C'est ici que se place l'objection de fait : « *Combien sont-ils, ces Juifs agrégés, qui rejetteraient l'idéologie républicaine?... Infinitement peu* ». — A cet égard, je ne me flatte d'aucune espérance vaine : j'ai parlé d'une « élite ». — « *En trouvera-t-on trois ?* », M. Launay dit qu'il en doute, et je ne suis point certain qu'il plaisante...

Nos lecteurs ont lu la lettre de M. Georges Zadoc, commerçant, et celle aussi de M. René Riquier, universitaire et poète de talent. Voilà deux exemples que je puis opposer immédiatement à celui que rapporte M. Robert Launay. Et nous voilà trois : c'est trop facile. Certes, la majorité des Juifs qui firent la guerre contraints par la loi commune ou loyaux par ce curieux cas de conscience que M. Maxime Brienne a si bien noté et que nous ne pouvons qu'admirer sans comprendre, cette majorité n'est pas près d'abjurer ses sanglantes utopies antinationales. Mais l'élite ? — J'ai donné trois noms. M. Robert Launay en trouvera d'autres dans la suite de cette enquête *et on eût pu les multiplier*. Je ne puis livrer des noms qu'on ne m'a point autorisé à rendre publics, mais j'en puis donner ma parole en gage.

Comment, d'ailleurs, la guerre qui a tout éprouvé, épuré, clarifié, ordonné, n'eût-elle pas créé, parmi une élite de Juifs bien nés, cet état d'esprit nouveau, que le souvenir de nos morts, le souvenir d'un Pierre David, d'un Raoul Bloch, trésoriers de nos expiations et guides de nos inquiétudes, ne pourront qu'amplifier encore ? M. Charles Maurras a exprimé ce point avec une merveilleuse justesse. Je prie qu'on se rapporte à cet article, placé en tête du présent cahier : « *Pareil état d'esprit, exceptionnel sans doute, a cependant sa raison d'être...* » et la suite : « *une attraction puissante... qui pourra être profonde un jour...* » M. Marius André, dans

sa réponse à la présente enquête, n'exprimait-il point une conclusion analogue ? Sans sacrifier au moindre fatalisme oriental et parce que les faits sont les faits, nous pouvons dire que le groupement que nous rêvons n'est point chimérique, serait *nécessaire* et ne pourrait que croître. « Tout désespoir en politique est une sottise absolue ».

*
**

Il reste dans la lettre de M. Launay — je l'ai dit au début de ce commentaire — un point de détail qui me chiffonne. Nos adversaires, nos ennemis nous pourraient reprocher, note M. Robert Launay, d'oublier ce que nous devons à la Révolution.

Il semble tout d'abord que nous pourrions nous retrancher ici derrière la question de fait et, remarquant par exemple avec l'auteur du *Règne d'Israël* que « si les Juifs furent autrefois persécutés en Russie, la Révolution, préparée par eux depuis longtemps, intervertit *singulièrement* les rôles », appliquer cette lapidaire remarque à la France pour conclure qu'il ne s'agit pas pour nous d'un problème historique ni de savoir ce qui se passa jadis mais ce qui se passe aujourd'hui.

Serait-ce escamoter l'objection ? — Peut-être pas. Car les problèmes politiques (c'est la loi du genre et la règle du jeu) doivent se poser non point *historiquement* mais tels que les faits actuels les présentent. La politique est l'art des compromis ; c'est là, sans doute, qu'on doit le plus continûment appliquer la maxime de Rémy de Gourmont que « les abstractions font beaucoup de mal, en nous poussant à la recherche de l'absolu en toutes choses. » Il s'agit de l'être, du réel, de ce qui existe, vit et se développe.

Mais, justement parce qu'il serait facile d'esquiver la question, nous ne le voulons pas. Il nous semble profitable pour la cause que nous défendons de vider le débat. Mais il y faut tout un chapitre. (1)

(1) L'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro ce chapitre spécial. L'auteur nous demande seulement de signaler que M. Noël Vesper, dans sa lettre, a répondu déjà en partie à l'objection très intéressante de M. Robert Launay.
N. D. L. R.

LETTRE DE M. PIERRE-MARIUS ZADOC

J'ai promis à M. Robert Launay, dont le lecteur n'a point oublié, j'imagine, l'objection de fait ou, plus précisément, de *nombre*, de lui faire lire ici-même de nouvelles lettres de Juifs « bien nés » conduits par la force même de leur patriotisme à bien poser le problème juif et à le résoudre carrément par une adhésion absolue aux doctrines de salut public.

M. Pierre-Marius Zadoc est un jeune étudiant juif, patriote et réfléchi, depuis plusieurs années conquis à la Monarchie et inscrit aux Etudiants d'Action Française.

La voix des jeunes hommes est celle de l'avenir. Quelle promesse ne porte point l'adhésion de M. Pierre-Marius Zadoc ? *Aut Cæsar aut nihil !* disait César Borgia. Ou la France monarchique ou pas de France, répète l'évidence des faits. Comment des Juifs « bien nés », et surtout de jeunes hommes que les « partis » n'ont pu encore accaparer, ne conclueraient-ils pas comme nous ? Il les faudrait aveugles et sourds !

Cher Monsieur René Groos,

Puisque vous me le demandez, je réponds à votre enquête sur le problème juif, mais que pourrais-je ajouter qui se rapporte directement à votre questionnaire, avec lequel je suis en complet accord ? Je m'en tiendrai donc aux rapports des israélites patriotes avec l'Action Française.

J'ai assisté, il y a un mois, à une conférence de M. Maxime Brienne, rédacteur à l'Action Française, sur « Les Etats généraux dans l'Ancienne France ». — A l'issue de son exposé, lorsque la parole fut donnée aux contradicteurs, un étudiant juif demanda au conférencier des précisions sur le problème juif ! Bien que la question ne se rapportât que de fort loin à celle qui faisait l'objet de la conférence et bien qu'il se fit déjà tard, M. Maxime Brienne put faire un court exposé du point de vue de l'Action Française dans la question juive et rappeler brièvement sa réponse à votre enquête.

Il dit, entre autres choses, que l'Action Française n'est pas

« antisémite » au sens que les passions politiques ont attaché à ce mot dont lui-même a une profonde horreur, et il rappela qu'étant de l'Est il connut dans sa province natale des Juifs très patriotes qu'il ne faut pas confondre avec ceux de l' « anti-France ».

— « D'ailleurs, a-t-il ajouté, après quelques mots favorables au « numerus clausus », n'oubliez pas que de même que l'Action Française, autrefois groupement républicain, est devenue royaliste par raison, de même c'est par raison qu'elle dénonce le péril juif international mais ouvre les portes de son « alliance » aux Juifs patriotes. »

Je crois que ce point de vue très juste toucherait beaucoup de Juifs, nationalistes de sentiment, mais qui ne savent pas l'être de raison, et qui demeurent républicains parce qu'ils ignorent toute la question et qu'ils ne savent pas comment peut et doit se résoudre le pressant problème juif.

C'est pour cette raison, entre autres, qu'il faudrait, sous le patronage du si regretté Pierre David, créer comme vous le proposez le groupement de tous les Juifs patriotes résolus à défendre les idées de salut proclamées par l'Action Française.

Je ne saurai mieux terminer cette lettre que par ce vœu.

Veillez agréer, cher Monsieur René Groos, mes salutations empressées.

Pierre-Marius ZADOC.

Je n'ajouterai rien que des mots à ces vues parfaites et pour les signaler, avec toute la force dont je puis disposer, à l'attention des Juifs « bien nés ». Il faut le dire, il faut le répéter: il ne s'agit pas de dénier à la collectivité israélite ses vertus qui sont évidentes : l'unité familiale, le sens des traditions, la ténacité du labeur, mais il faut bien voir que ces vertus, utilisées sans critique au profit d'une utopie nihiliste, n'ont plus qu'une action dissolvante, meurtrière des énergies nationales. Il nous faut, sans nous lasser, montrer le péril juif. Puissance si retorse qu'elle se nie elle-même, la nation juive, par sa mystique comme par son or, a pris possession de toutes les têtes de ligne, de toutes les positions

qui commandent soit l'argent, soit l'intelligence. L'or juif et la mystique juive, appuyés l'un par l'autre, compromettent le pays et risquent, de plus en plus, de le ruiner à jamais.

Aussi pour les Juifs « bien nés », pour les Juifs patriotes, l'alternative se pose pressante : entre Israël et la France, ils sont sommés de choisir. M. Pierre-Marius Zadoc a montré, bien montré comment il a, comment nous avons choisi. Que nos congénères bons Français relisent et méditent sa lettre. Elle les convaincra mieux que mes pauvres développements.

LETTRE DE M. LÉON ABENSOUR

M. Léon Abensour, agrégé d'histoire et de géographie, ancien professeur au lycée de Besançon et au lycée Voltaire, a publié toute une série d'ouvrages historiques sur le Féminisme qui témoignent des qualités les plus réelles de méthode, d'ordre, de sobriété et de parfait patriotisme. Notant « la sûreté des informations puisées aux sources les meilleures » et « l'argumentation décisive » de ces travaux, M. Louis Barthou, préfaçant l'un d'eux sur *Les Vaillantes : héroïnes, martyres, remplaçantes*, faisait à l'auteur ce beau compliment :

« Quand j'eus achevé votre livre, j'avais une idée, très favorable, de votre talent, mais je ne savais rien de vos opinions politiques, de vos croyances religieuses ou de vos conceptions sociales ».

Pareille louange est de poids et il fallait la retenir, car M. Léon Abensour est juif et l'on a peu souvent l'occasion de remarquer de telles qualités chez les historiens israélites. Trop communément nos congénères — c'est le cas, par exemple, avons-nous dit, de M. Arthur-Lévy, historien de Napoléon —, les nuées de leur fumeuse mystique obscurcissent l'histoire qu'ils écrivent. Les *Vaillantes*, l'*Histoire générale du Féminisme*, *Le Féminisme sous la monarchie de*

juillet, *La Femme au XVIII^e siècle* (thèse de doctorat, qui vient de paraître) se recommandent, tout au contraire, par leur sereine impartialité historique : M. Abensour ne prend parti que pour la patrie et la vérité.

M. Léon Abensour collabore à la *Depêche de Toulouse*, aux *Nouvelles littéraires*, à l'*Opinion* et à de nombreux périodiques (*Larousse mensuel*, *Grande Revue*, *Monde Nouveau*, etc.). Voici la réponse qu'il nous a adressée :

Mon cher confrère,

Sans le tenir, avec des esprits distingués comme Georges Batault et vous-même, pour l'un de ceux que les nations doivent résoudre sous peine de mort, je pense qu'en effet il y a un problème juif.

Jadis, je l'eusse nié. Mais quelques entretiens avec des hommes, d'ailleurs intelligents et cultivés mais en qui survit, à mon grand étonnement, l'impérialisme des prêtres du « dieu des armées » (hélas ! ancêtre du Vieux Dieu allemand) m'ont vite fait comprendre que nombre d'Israélites tiennent encore au moins pour leur seconde patrie cette Sion mystique que leurs ancêtres présumés arrosèrent de tant de larmes. Le Sionisme satisfait leurs aspirations et ils souhaitent, sinon pour eux-mêmes car la plupart des sionistes militants de France et d'ailleurs ne paraissent pas pressés d'aller s'établir à Jérusalem, du moins pour leur descendance et pour leurs correligionnaires orientaux un éventuel rapatriement. Paradoxe et ironie sans doute de la part d'hommes dont la plupart ne descendent qu'en imagination des Hébreux de Moïse ! Mais, justifié ou non, l'état d'esprit n'en existe pas moins. Il est susceptible de produire des conséquences désastreuses et dont il faut en effet que tous les Israélites français — croyants ou incroyants, peu importe ! — s'aperçoivent.

« Je me trouvais récemment, m'a dit un vétéran des luttes héroïques de l'Affaire, avec un Israélite de marque. Je ne fus pas peu surpris en l'entendant déclarer que selon lui l'Israélite français, tout en tenant à cœur d'être un bon citoyen, ne devait pas abdiquer son individualité natio-

« nale. — Moi et mes amis, lui répondis-je, avons naguère
 « combattu justement pour faire admettre cette évidente
 « vérité : il n'y a pas de Juifs, il n'y a que des Français
 « de religion israélite qui ne doivent se distinguer et qu'on
 « ne doit distinguer en rien de leurs concitoyens de souche
 « latine, germanique ou sarrazine. En revendiquant en
 « quelque sorte une nationalité première et une nationalité
 « seconde vous annulez tout notre effort. Que tous vos corre-
 « ligionnaires vous suivent, ce qu'à Dieu ne plaise, et vous
 « justifiez l'antisémitisme d'hier, non sans préparer celui
 « de demain. »

On ne saurait mieux dire et je serais, mon cher confrère, pleinement d'accord avec vous pour, si j'avais quelque qualité pour le faire, exhorter tous les israélites de France et du Moghret à repousser bien loin d'eux comme dangereuses, néfastes et antinationales les décevantes chimères du sionisme. Ils doivent subir la loi commune et se fondre comme toutes les autres races dans le creuset où s'est justement, par le mélange de tant de sangs et d'esprits, coulé ce précieux métal : la nationalité française. Qu'il leur suffise d'avoir apporté leur part contributive qui est grande à la formation du génie français. Qu'il laissent à leurs corréligionnaires de Pologne et d'Ukraine la revendication d'une nationalité chimérique et qu'ils déclarent bien haut que ces aspirations ne les intéressent que par leur côté humanitaire et qu'il ne saurait être question pour eux d'une autre patrie que de la France. Ils rendraient ainsi au judaïsme le plus grand des services. Car jamais l'opinion publique n'admettra que parce qu'un homme pratique la religion des prophètes il puisse être à la fois citoyen en France et en Judée ! Il faut choisir et ceux qui ne veulent pas faire ce choix s'exposent et exposent les autres à un retour de ces persécutions médiévales qu'explique en partie l'exclusivisme de leurs ancêtres. Cet exclusivisme, il tendait partout à disparaître à l'aube des temps contemporains et avec lui s'affaiblissait l'esprit persécuteur. Aussi vit-on, en 1789, « les Juifs bien nés » ne revendiquer rien d'autre que la qualité de citoyens français. Ceux d'aujourd'hui doivent suivre cette tradition. Ils le peuvent sans effort. Qu'ils rentrent en eux-mêmes et

ils se verront bien plus Français que Juifs, ils se rendront compte qu'ils doivent bien plus à l'antiquité classique, à Molière et à Voltaire qu'à Ezéchiel ; à Louis XIV et aux géants de l'an II qu'à David et à Salomon ; qu'en un mot leurs aspirations sionistes ont tout au plus la même valeur archéologique que celles de nos celtisants qui ne songent point, n'est-ce pas, à reconstituer une patrie bretonne.

D'accord avec vous sur l'obligation morale qui s'impose aux Juifs bien nés — et même aux autres — d'abdiquer pour jamais toute aspiration vers leur antique (si antique et je dirai, moi, problématique) patrie, je ne le suis plus lorsque de ces prémisses vous tirez une conclusion imprévue : la nécessité pour les juifs, comme témoignage de leur patriotisme, d'adhérer à l'Action Française. Vous êtes, mon cher confrère, trop libéral pour soutenir qu'il n'y ait hors S. M. Philippe VIII point de salut national, et pour ne pas me concéder que l'on puisse, né juif et restant fermement attaché à la République qui a émancipé les Juifs (1), être une excellent Français.

Recevez, mon cher confrère, l'assurance de toute ma sympathie.

LÉON ABENSOUR.

Je conseille vivement à nos lecteurs de relire et de faire lire la lettre lumineuse de M. Léon Abensour. On voit assez par quoi nous ne sommes point d'accord, je me suis expliqué là-dessus à chaque page de cette enquête et je m'expliquerai encore tout à l'heure. Ce qu'il faut souligner dès maintenant, c'est le profond accord sur les faits qui unit les observations de M. Abensour et les nôtres.

Je crois bien n'avoir jamais nié, autant que je me rappelle mes premières réflexions politiques, l'existence d'un pro-

(1) Sur ce point, je ne puis que renvoyer à mon chapitre spécial sur la Révolution et les juifs. On y verra ce que fut au juste l'œuvre d'émancipation de la Révolution. Pour la République, je suis un trop grand admirateur du grand linguiste juif Michel Bréal pour oublier qu'il fallut que l'Action Française le soutint contre le régime pour que celui-ci se décidât à rendre complète justice au créateur de la sémantique. — R. G.

blème juif. M. Léon Abensour, lui, l'eût nié jadis. Son témoignage n'en acquière-t-il pas une valeur nouvelle ? D'abord rebelle à pareille idée, c'est l'évidence du fait qui l'a conduit, mené, traîné à l'inévitable constatation. Grandement « étonné », criant au « paradoxe » et à l'« ironie », son scepticisme a dû se rendre. Il a dû voir l'« impérialisme » de « nombre d'Israélites ». Il en mesure les « conséquences désastreuses » et il conclut avec nous :

« Il faut en effet que tous les Israélites français s'[en] aperçoivent... repoussent bien loin d'eux comme dangereuses, néfastes et antinationales ces décevantes chimères... Cette obligation morale s'impose... »

On ne saurait mieux parler. Mais le lecteur pointilleux aura sans doute remarqué que nos citations trop brèves mutilent un peu la pensée de M. Léon Abensour. C'est qu'il nous semble qu'elle mutilé elle-même la vérité. *Les décevantes chimères* dont parle notre correspondant, il les réduit par trop au « sionisme ». La question sioniste n'est pas toute la question juive. Elle n'en est pas l'essentiel. Elle n'a d'autre valeur que d'en être le signe.

Dès le 27 septembre 1793, bien avant Théodore Herzl et bien avant M. Ferdinand-Lop, la question juive était posée. Elle s'est trouvée pendante dès le jour même qu'elle ne fut plus résolue. La Révolution, selon le mot si juste de Taine, fut, aussi bien qu'un transfert de pouvoir, un transfert de propriété dont seule bénéficia, en dernière analyse, la nation internationale. Je résume très vite ce que j'ai exposé plus longuement dans le cours de ce travail. « Le jour où la fortune immobilière fut dépassée par la fortune mobilière », selon la parole de Mgr. le duc d'Orléans citée dans mon premier exposé, le règne juif commençait. Ce fut le double triomphe de l'Or juif et de la Mystique juive. Je répète toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose. Je frappe sur le même et double clou parce qu'il faut l'enfoncer solidement pour y accrocher une juste solution du problème. M. Abensour veut bien me dire que, dès 1789, les Juifs bien nés ne revendiquaient rien d'autre que la qualité de citoyens. Mais alors pourquoi fallut-il qu'un grand Sanhédrin fût réuni dix-huit années plus tard, où les Juifs

abjurèrent (une seconde fois?) leur nationalité? Et comment donc explique-t-il que se pose aujourd'hui le problème qui « l'étonne » mais qu'il reconnaît qui se pose ?

Je l'explique, et ne crois me tromper, par la survivance d'une mystique commune à tous les Juifs croyants et incroyants, d'une mystique juive, antinationale. J'ai démontré, par l'analyse de textes rabbiniques puisés aux sources les plus certaines et les plus sérieuses, que cette mystique n'est rien que vapeur et fumée ou c'est la mystique démocratique, que si l'on rejete l'une il faut rejeter l'autre, qu'il n'est point hors de là de solution du problème juif.

M. Léon Abensour me croit « libéral », et c'est là sa plus grave erreur. Sachant que le problème juif ne peut être tranché que si l'on abandonne les dogmes sinistrement bouffons de la mystique démocratique et qu'il ne le sera en fait que par un régime indépendant de l'Or, donc de l'élection, je *soutiendrai*, pour la seule raison que c'est la vérité, qu'il n'est point de salut public hors la restauration prochaine de S. M. Philippe VIII.

M. Abensour est un « excellent français ». Je le prie de croire que je n'en doute point et que c'est la raison pour quoi je lui soumets à nouveau la solution que je propose, que j'eusse abandonnée volontiers s'il m'en eût prouvé l'inanité, mais qu'il n'a attaquée, le plus courtoisement du monde, que par des mots et non par des raisons.

LETTRE DE M. RAOUL-CHARLES LEHMANN

Je viens de résumer mes thèses. Je ne commenterai donc point la réponse de M. Raoul-Charles Lehmann qui s'y accorde sans réserves. Cette lettre est d'ailleurs trop flatteuse pour qu'il me soit permis de la développer sans immodestie. Qu'on sache seulement que mon congénère Raoul-Charles Lehmann, dès longtemps détaché du mysticisme morbide et phraséologique consubstantiel à la pensée constante d'Israël, est venu, par la lecture réfléchie des vues de bon sens,

sans originalité mais sans fard, que nous alignons ici, à la vérité politique.

L'idéologie qui se dit, s'intitule, se donne pour la pensée même des temps modernes et des temps à venir n'est rien qu'un charlatanisme messianique qui assassinerait le pays. En patriote clairvoyant, M. Raoul-Charles Lehmann l'a bien vu. Il a démissionné du « parti » républicain patriote où il était encore inscrit (1); il compte depuis lors à l'Alliance d'Action Française.

Voici sa lettre :

Monsieur,

C'est le temps seul qui m'a manqué pour répondre plus tôt à votre enquête et je vous prie de vouloir bien m'excuser de ce retard tout involontaire. Je tiens à vous féliciter, Monsieur, pour l'œuvre que vous avez entreprise : elle était nécessaire, voire indispensable.

Trop de gens de notre race, en effet, même parmi ceux qui comptent comme vous et moi plusieurs générations d'ascendants français, nous ont — soit par ignorance et inconscience, soit par duplicité et égoïsme — compromis aux yeux des Français clairvoyants. Il était bon que l'un de nous se levât et montrât qu'il est encore parmi nous des hommes qui, aimant la France sans réserve, savent comprendre où se trouve le véritable intérêt national.

Vous avez été celui-là, Monsieur, et je suis fier de pouvoir dire que, désormais, toutes vos idées sont miennes et que je suis entièrement du côté de la barricade où vous vous êtes rangé. Permettez-moi de me dire votre disciple : je sentais bien toute l'importance du problème juif, qui engage

(1) Le parti du tout céleste M. Jonnart qui vainquit M. Maurras au tournoi académique, — ce qui suffit à le juger.

l'avenir même de la patrie, mais je ne savais pas le résoudre si nettement.

Merci, Monsieur, et veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments très distingués et tout dévoués.

Raoul-Charles LEHMANN.

LETTRE DE M. GEORGES DEHERME

Je suis heureux que l'occasion me soit donnée de louer publiquement M. Georges Deherme et de formuler les réserves que je crois devoir faire sur son œuvre. Il n'est point figure plus sympathique, il n'est pas écrivain dont la démarche intellectuelle soit plus droite et plus courageuse ; il n'en est point qui déçoit davantage.

Disciple fervent du plus grand philosophe du XIX^e siècle, le fondateur de l'« Université populaire » du faubourg St-Antoine et du « Groupe Auguste-Comte », le directeur de la *Coopération des Idées* et du *Bulletin Auguste-Comte* est « un soldat discipliné qui n'a, dit-il, que l'ambition de servir ». C'est vrai, et il l'en faut louer. Formé à la discipline positiviste, si peu, si mal connue, M. Georges Deherme élève, en marge de Comte, une œuvre civique probe et utile. Dans une série d'ouvrages pleins de saisissants aperçus vigoureusement exprimés, il pose, il a posé, sous toutes formes et de toutes manières, dans le double cadre de l'intelligence positive et de la patrie, « l'immense question de l'ordre ».

Le philosophe ne pouvait évidemment manquer de rencontrer, dans ces investigations hardiment poussées contre les facteurs de désordre, les deux forces qu'Israël tend contre la France : son Or et sa Mystique.

« Depuis la Révolution, écrit-il, le règne de Mammon est commencé... L'argent s'est substitué à toutes les forces or-

ganiques qu'il a contribué à détruire, et pour délabrer celles qui restent encore. Rien ne vaut contre sa toute puissance... Il dispose de la presse jusqu'à la trahison... Les bonnes élections sont un leurre... ; la corruption est le principal levier.»

Et il stigmatise d'autre part « les dogmes léthifères de l'individualisme et de l'égalitarisme..., les entités métaphysiques de négation, de critique et de dissolution. » « Des mots creux, ajoute-t-il, nous ont grisés. Ils masquaient des erreurs mortelles... Nous devons nous désintoxiquer le cerveau et le cœur... Il nous faut renoncer, et définitivement, nos plus chères erreurs... »

Est-il paroles plus nettes ou mieux fleuries de vérité ? Elles accusent, elles démontrent, elles éclairent ! Elles accablent et elles adjurent ! Comment ménagerait-on sa sympathie à l'auteur de la *Démocratie Vivante* qui se montre de celle-ci un si bel et joyeux démolisseur ? — Mais le lecteur aura remarqué que, s'il dénonce les puissances d'argent et les sottises métaphysiques qui sont les deux soutiens et les deux pôles de la démocratie, M. Georges Deherme n'en voit point le caractère spécifiquement juif.

C'est, me semble-t-il, l'insuffisance de son œuvre. M. Georges Deherme est un esprit si ferme et si droit qu'à tout instant on croit qu'il va conclure juste. Mais, alors, il tourne court. Le « courant torrentueux » qu'il prétendait « remonter », il ne le suit point jusqu'à la source. A l'instant décisif, il interrompt son beau voyage et il retourne sur ses pas. Pour parler sans métaphore, au moment de l'achever il interrompt son analyse. C'est pourquoi il ne parvient jamais à la synthèse, et c'est sans doute aussi ce qui explique, mieux que l'insuffisance des moyens matériels dont il disposa, l'échec de son « Appel aux civils » en 1916 et de sa *Ligue de l'ordre social ou des devoirs du citoyen*. Le programme s'annonçait fort beau, mais on ne voyait où il menait. Il n'y manquait que peu de chose, mais justement l'essentiel. Il y manquait l'achèvement politique.

De la même plume qui, malgré tout, a tracé tant de pages judicieuses et dont il n'est jamais sorti que des études hau-

tement désintéressées, M. Georges Deherme m'écrit la lettre que voici.

Aucun « anti » n'est humain.

Une statistique récente établit qu'il y a plus de quinze millions de Juifs dans le monde, dont 150.000 en France : qu'en fait l'antisémitisme ? Même le massacre n'est pas une solution. C'est tout au plus, comme la Saint-Barthélemy, un expédient.

Je n'ignore point que, dans notre anarchie, la race vagabonde représente une formidable puissance de dissolution. Mais l'anarchie n'est pas spécifiquement juive. Calvin, J.-J. Rousseau, Louis XIV, Philippe-Egalité, et tous nos instincts, y ont plus de part que les Juifs. L'Or juif ? L'Idée juive ? — Toute force matérielle qui n'est point réglée et toute pensée qui n'est point disciplinée sont également corrosives. Sans les Juifs, tout de même, la démocratie, l'élection, le bavardage, la ploutocratie, la corruption ont anéanti les civilisations grecques et latines. Le bolchevisme est juif ; mais ce qui l'a fait surgir, c'est la décomposition de l'aristocratie russe et du tsarisme. L'antisémitisme est une manifestation du désordre comme toutes les agitations de parti.

La solution positive est dans l'ordre. Mais l'ordre est surtout spirituel. La monarchie n'est qu'un mot dont la substance paraît épuisée. Les monarchies européennes ne sont pas moins troublées que les républiques. L'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la Suède, la Belgique, etc., ne sont pas moins asservies à l'or et au nombre que la France.

La question juive est un aspect de « l'immense question de l'ordre ». La solution en est d'abord intellectuelle et morale. Elle est dans la synthèse subjective élaborée par notre grand Auguste Comte. J'en ai indiqué les lignes directrices dans mon livre Aux jeunes gens. Un maître : Auguste Comte. Une direction : le positivisme.

Et tout le reste est littérature, confusion, divagations, agitations stériles !...

Georges DEHERME.

Une chose n'est pas contestée par cette lettre : l'existence d'un problème juif. C'est là un grand point. « La race vagabonde, écrit M. Georges Deherme, représente une formidable puissance de dissolution ». Et, puisqu'il proclame qu'« aucun *anti* n'est humain », on eût pu croire qu'il allait rallier la solution qu'il justifie de la sorte deux fois, celle qui fait justice et qui concilie : la solution monarchique.

C'eût été, reconnaissons-le, fort mal connaître M. Georges Deherme. Comme nous l'avons dit en présentant sa consultation, le directeur du *Bulletin Auguste Comte*, bien parti pour résoudre les grands problèmes intellectuels, politiques ou philosophiques, s'arrête toujours à leur surface. Il n'en saurait forcer l'écorce ; il y demeure, il y joue (certes !) les pires tours aux faux dieux que nous combattons et nous ne pouvons laisser de l'en remercier, mais il n'atteint jamais le cœur des choses. S'il voit nettement que le « bolchevisme est juif », il revient aussitôt sur ses pas : « L'anarchie n'est pas spécifiquement juive ». Comment ne point nous étonner de cette réserve ? M. Deherme nous oppose, non pas des raisons, des exemples : au moins faudrait-il qu'ils prouvassent.

Or, les républiques anciennes, d'abord, nous semblent hors de la question. Nous parlons en France et de la France. Et c'est toute une étude spéciale, qui nous paraît ici bien inutile, que ce premier exemple nous ferait entreprendre. Comment, tout de même, ne rappellerai-je pas, au moins d'une ligne, les observations de Bernard Lazare sur « la situation spéciale des juifs qui entraient dans les cités non comme citoyens mais comme privilégiés ». Mais je n'insisterai pas. Encore un coup, restons en France, où, selon Renan, « dans tous les mouvements révolutionnaires, l'élément juif a joué un rôle capital ».

Le second exemple de M. Georges Deherme m'étonne un peu : nous opposer Louis XIV ne saurait être que plaisanterie ou surprenant libéralisme. Car, maintenir l'ordre c'est, très évidemment, aigrir et fermenter les éléments de désordre, mais je ne puis penser que M. Georges Deherme mette en balance ceux-ci et celui-là.

Quant à Calvin, Rousseau, Philippe Egalité, voilà diantre de beaux exemples ! J'avoue volontiers que si M. Deherme

peut démontrer, pour ma confusion, que le philosophisme maçonnique d'une part et, d'autre part, le protestantisme calviniste et roussien sont exempts de tout élément juif et que le mystique d'Israël n'en forme point, tout au contraire, la base et le pivot, il ne me restera qu'à sacrifier aux divinités courtes et moroses du catéchisme démocratique, auxquelles M. Deherme lui-même refuse son hommage.

Car, s'il ne veut pas voir la nature du problème, M. Deherme n'en nie point l'existence. Il réduit à n'être qu'un aspect de « l'immense question de l'ordre » ce qui en est tout l'essentiel. Mais encore, cette « question », comment entend-il la résoudre ?

Sur ce point, il faut reprendre d'un peu loin. Voilà la troisième fois que M. Georges Deherme répond à une enquête qui n'esquive pas la solution monarchique. En 1903, à M. Jean Rivain (1), il opposait la démocratie organisée, la « peste améliorée » de Jules Lemaître ; dix ans plus tard, à M. Georges Valois (2), il n'opposait plus qu'une pure idée : la République positiviste. « Il semble bien, constatait l'enquêteur, que nous soyons tout près de nous entendre complètement ». Mais dix nouvelles années ont coulé, la guerre a porté ses leçons, et M. Georges Deherme ne nous accorde rien davantage. La « synthèse subjective élaborée par notre grand Auguste Comte », ce n'est point moi qui en nierait la valeur ni la portée. Ignorée, transposée, calomniée de toutes manières, cette philosophie de construction demeure, en un siècle stupide et perversi, l'une des rares citadelles de la raison, et la plus haute. Cependant, cet hommage rendu à l'œuvre de Comte, comment ne point dire combien semblent factices ses conclusions politiques ? Cette dictature sociocratique que dans son livre *Aux jeunes gens* M. Deherme nous prêche encore, ce « rêve d'une imagination », cette « construction intellectuelle d'un individu, si grand qu'il soit » et pour tout dire cette « utopie » — il faut vous répé-

(1) *Enquête sur la Monarchie*, ouverte par Charles Maurras, continuée par Jean Rivain.

(2) *Enquête sur la Monarchie et la classe ouvrière*.

ter, M. Deherme, la question que vous posait M. Georges Valois : comment l'opposez-vous, cette *idée-là*, au *fait royal* ?

L'avantage éminent, la merveille de la Monarchie, ce qui la distingue essentiellement de la « Bonne République » dont on parle toujours pour demain, c'est qu'elle est d'hier, c'est qu'elle exista, c'est qu'elle est de l'ordre des faits. Et qu'on ne vienne pas nous parler des monarchies d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Suède ou de Belgique ! M. Georges Deherme, M. Georges Deherme, entendez-vous bien : la monarchie dont nous parlons n'est point la libérale ni la parlementaire. C'est la monarchie *traditionnelle*, qu'un disciple ardent de votre maître Auguste Comte, M. Charles Maurras, a définie par ses quatre principes : traditionnelle, héréditaire, anti-parlementaire, décentralisée. Cette monarchie-là sera tout simplement parce qu'elle fut. Elle est l'avenir parce qu'elle est le passé. Elle est la solution parce qu'elle a résolu.

D'ailleurs, ajouterai-je, M. Deherme croit-il bien ferme que Comte se tiendrait encore, aujourd'hui qu'il s'agit moins de la prospérité du pays que de sa vie même, à cette idéale « République positiviste » que balayent les nécessités ?

L'avantage d'un gouvernement où « l'autorité se transmet selon le même mode que la propriété », où la brigue n'a point de part, nul mieux qu'Auguste Comte n'en a dit l'éminente qualité. M. Charles Maurras a examiné de très près la question : jusqu'à quel point Comte n'a-t-il pas été royaliste ? Cet antidémocrate résolu (1), qui rejetait jusqu'au protestantisme, envisageait la Monarchie comme le *moyen de salut le plus extrême* auquel les amis de l'ordre pourraient être conduits, en un cas il est vrai bien spécifié (2), le cas (ces lignes datent de 1855, c'est-à-dire de l'Empire) où *l'anarchie parlementaire se rétablirait momentanément*.

Cette anarchie, elle est aujourd'hui rétablie. La République

(1) Oui, et M. Georges Deherme l'est aussi, bien qu'*aucun* « anti » ne soit humain ! Car il faut bien se placer *contre* (anti) ce qui menace la patrie et l'ordre du monde.

(2) *L'Appel aux conservateurs* (cité in l'Avenir de l'Intelligence, appendices.)

positiviste, Comte lui-même ne s'y pourrait plus tenir. Disciple fidèle mais trop étroit, M. Deherme s'obstine à ne la point dépasser. C'est affreusement dommage.

Car la Monarchie seule résoudra le problème juif et, avec lui, qui est la base, toute « l'immense question de l'ordre ». Le problème est politique. *L'unum necessarium* est là. *Et tout le reste est littérature, confusion, divagations, agitations stériles !...*

René GROOS.



ÉCHOS

ERRATUM.

Dans le numéro de mai, page 82, au lieu de : Alphonse Métivié,
lire : *Alphonse Métérié*.

UN TÉMOIGNAGE.

L'Hécatombe de M. Léon Daudet réplique victorieusement au *Plutarque* a menti de M. Jean de Pierrefeu. Mais c'est le témoignage d'un « héros obscur » que, quelque part dans son livre (méditation sur un point d'histoire), réclame le rédacteur des « situations inchangées ».

Ce témoignage est annoncé.

Il va paraître, en juillet, à la « Nouvelle Librairie Nationale » sous ce titre batailleur : *De Sauret-la-Honte à Mangin-le-Boucher*.

L'auteur est notre excellent ami et collaborateur HENRI DUTHEIL.

Tous nos lecteurs voudront lire ce livre opportun et courageux, qui marque au fer rouge les généraux du *Journal du Peup'* et du *Bonnet Rouge*, Werth et Barbusse, Caillaux et sa dame, Briand, Painlevé et toute la meute du régime abject, et qui promet de faire sensation.

LE PRIX DE LA PLÉIADE.

Le prix de la Pléiade vient d'être attribué pour la première fois.

C'est notre collaborateur JEAN LEBRAU qui l'a obtenu pour son livre de poèmes : *Le Ciel sur la Garrigue*.

Nous sommes heureux de publier à cette occasion ces deux poèmes inédits de JEAN LEBRAU :

DIPTYQUE

*Salle à manger. Odeur de poire et de châtaignes.
Bleus et mauves du feu jaillissent les iris.
Le chat, d'un œil mi-clos, témoigne son mépris
Pour le buffet d'or sombre où les fastes ne règnent*

*De quelque galantine avec plumes de paon.
Il ne sait pas que nostalgique est la vignette
Dont la bouteille d'eau d'Evian s'étiquète,
Ni que d'hivers fleuris rêve le parmesan ;*

*Ni que, tout en pelant les châtaignes, pareilles
Au noyer du buffet que l'on cire avec soin,
C'est un hameau sentant la forêt et le foin
Que je revois, avec son clocher plein d'abeilles.*

*Cuisine où des chaudrons s'épanouit la fleur.
Le chat noir aux yeux verts trône sur une chaise
Dont la paille est d'or neuf. L'assiette en sa pâleur
Contraste avec le feu de ta joue, ô Thérèse,*

*Maritorne au grand cœur dont la moustache fut
Cause de mon respect aux défuntes années !
Maintenant je te songe à cheval sur un fût,
Buvant à la santé de choses surannées :*

*Le coquemar tout cabossé, le chauffe-lit...
De mon respect d'antan ce rêve est la revanche.
Et si dans ton œil vif un reproche se lit,
Je te rappellerai mon trouble à voir ta hanche.*

JEAN LEBRAU.

LISEZ :

René GROOS

LA QUESTION JUIVE : RÉPONSE A M. PAUL LÉVY,
DIRECTEUR DE « AUX ÉCOUTES ».

Une brochure in-16 raisin, envoi franco contre 0 fr. 75 en timbres-poste adressés à l'auteur, 42, boulevard Blanqui (XIII^e).

OPINIONS

Contradicteur loyal, courtois...

Paul LÉVY (*Eclair* du 9 janvier).

Une brochure fort intéressante et fort substantielle...

R. HAVARD DE LA MONTAGNE
(*Action Française* du 10 janvier).

Justesse et clarté...

Abbé J. MARTIAL AURICOSTE
(*Nouveau Mercure* de mai 1923).

Initiative courageuse et opportune. La question est posée avec la netteté qu'il faut.

FAGUS (*Flamme* de mars).

Nous ne dirons pas autre chose (que M. René Groos)... Nous sommes de son avis.

Jean MAXE (*Les Cahiers de l'Anti-France*, n° 6.
Editions Bossard).

On rapprochera de ce texte la lettre qu'un autre jeune monarchiste de naissance juive, Pierre David, adressait, avant de mourir pour la France, à Charles Maurras...

Edmond FLEG (*Anthologie juive*, tome 2.
Editions G. Crès et C^{ie}).

Les derniers succès de l'Éditeur EUGÈNE FIGUIÈRE

17, rue Campagne - Première, Paris

André de LORDE : Théâtre Rouge	7 frs. 50
Le Code Galant, le chef-d'œuvre d'Horace RAISSON	4 frs. 50
Les Pensées Choies de Paul BRULAT	4 frs. 50
L'Anthologie des plus beaux poèmes du monde, le formidable ouvrage traduit de 29 langues par Désiré CORBIER.	12 frs.

LE MONDE NOUVEAU

EST CERTAINEMENT

La revue la plus complète
la plus intéressante
conçue selon la formule la plus originale,

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Paris (7^e), Boul. Raspail, 42 - Tél. : Fleurus 27-65

DIRECTEUR :
E. VAN DER VLUGHT

RÉDACTEUR EN CHEF :
Gustave-Louis TAUTIN

ABONNEMENTS :

France et Colonies

Un an	50 fr.
Six mois	27 fr.
Trois mois	15 fr.

Pour l'Étranger :

Un an	65 fr.
-------------	--------

francs.

Pour MM. A.-B.-Sjæstedt, A. d'Aate et C^{ie}, Éditeurs et
Propriétaires, Le Gérant : A.-B.-SJÆSTEDT.

PRODUITS DE RÉGIME

Heudebert

Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

PAIN ESSENTIEL

Heudebert

Pains Grillés. Longuets. Gressins
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

FARINE LACTÉE

Heudebert

et farines spéciales pour enfants
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS